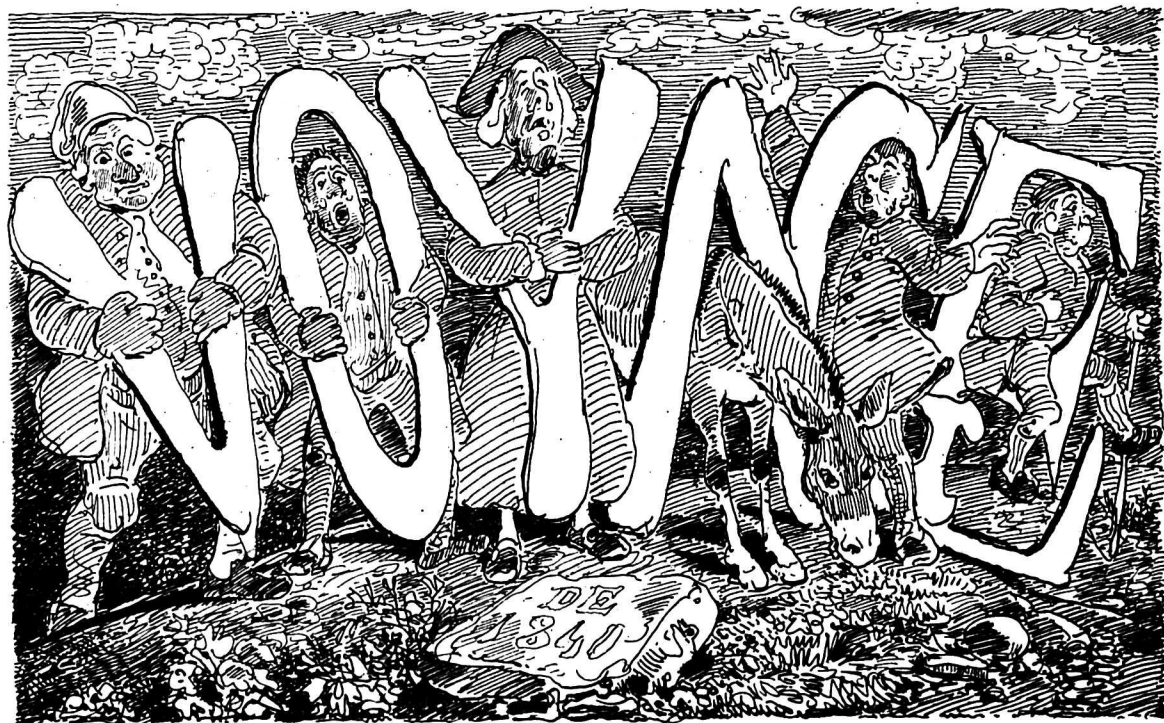
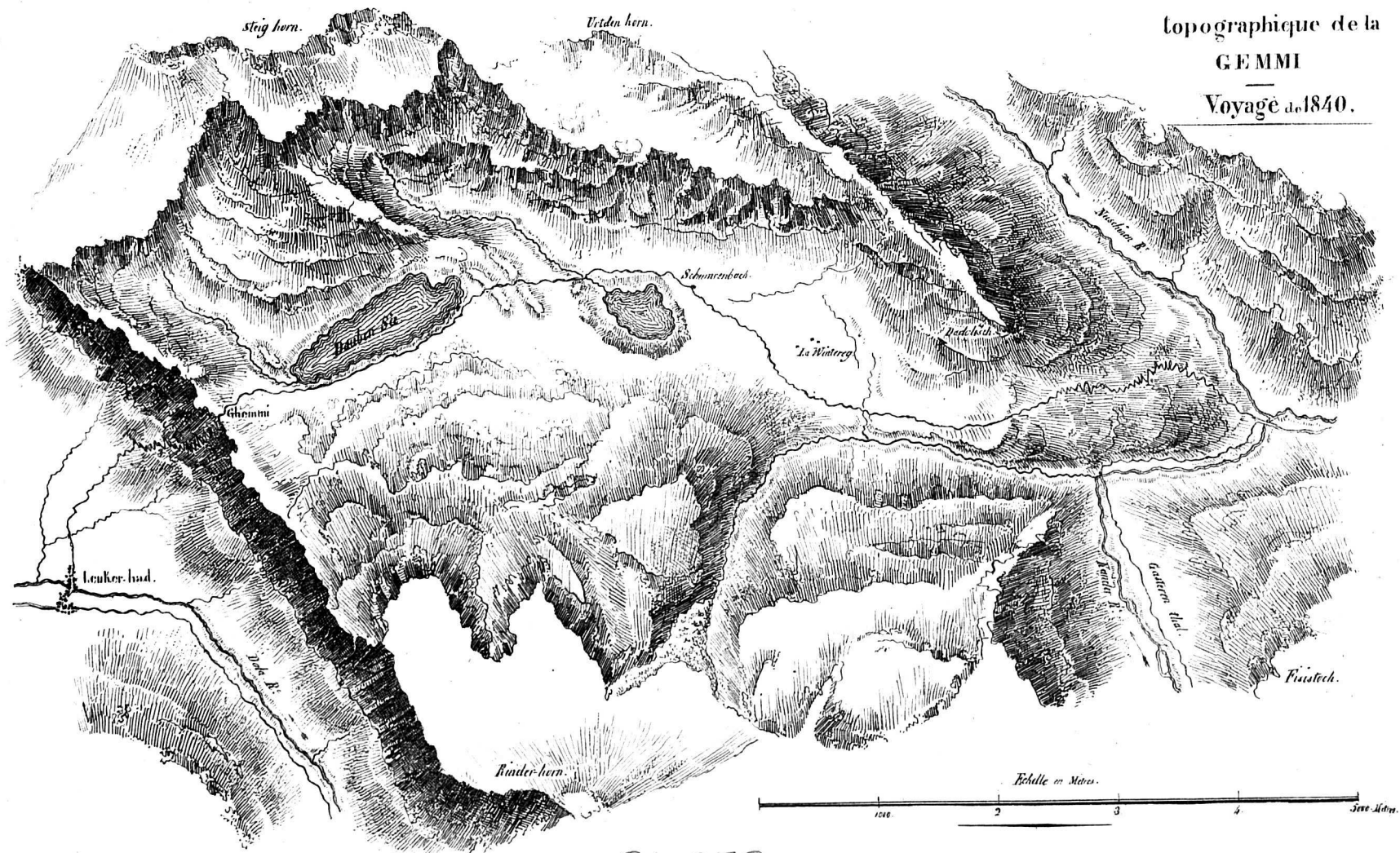


Our Mademoiselle Chappuis



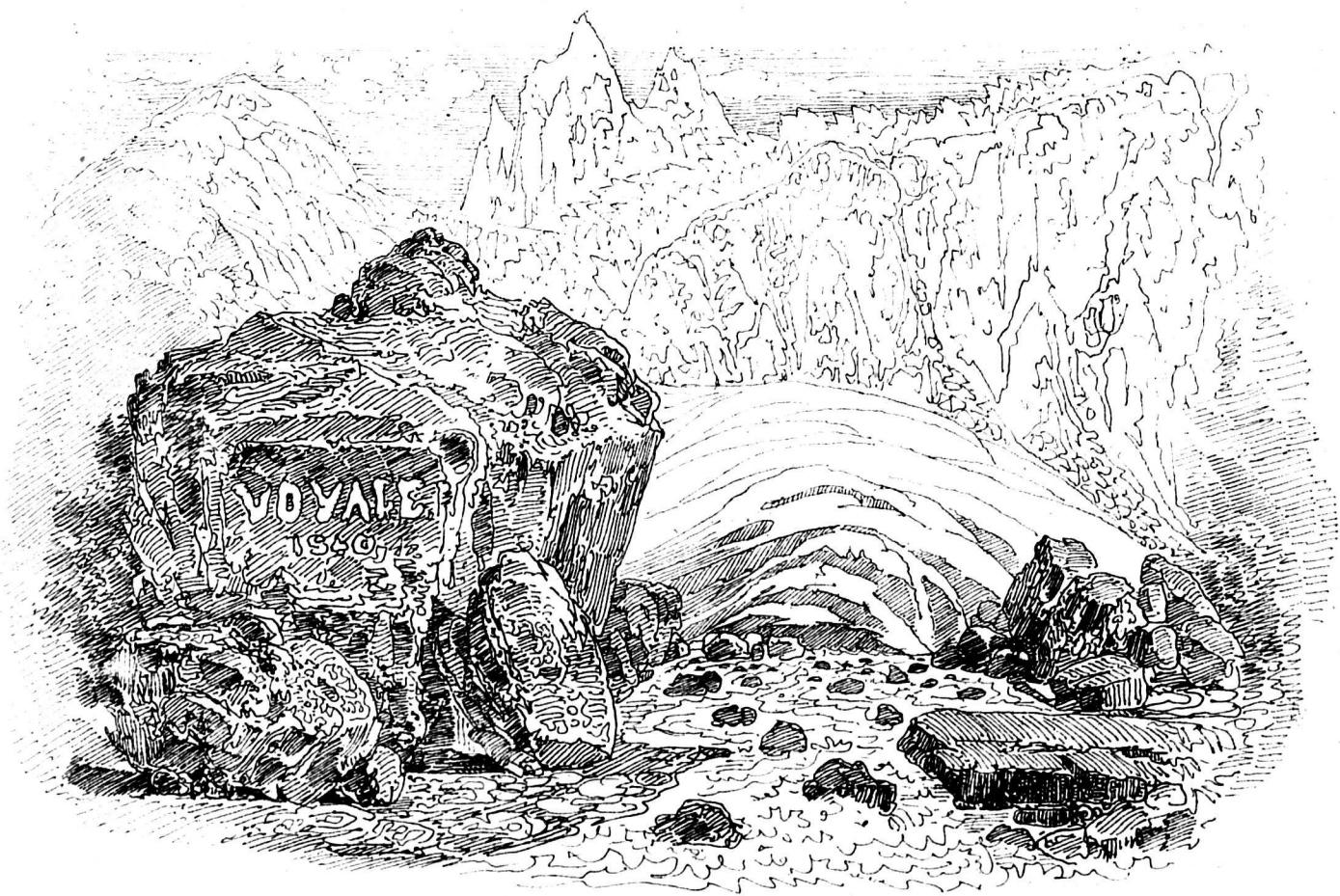
PLAN
topographique de la
GEMMI
—
Voyage de 1840.

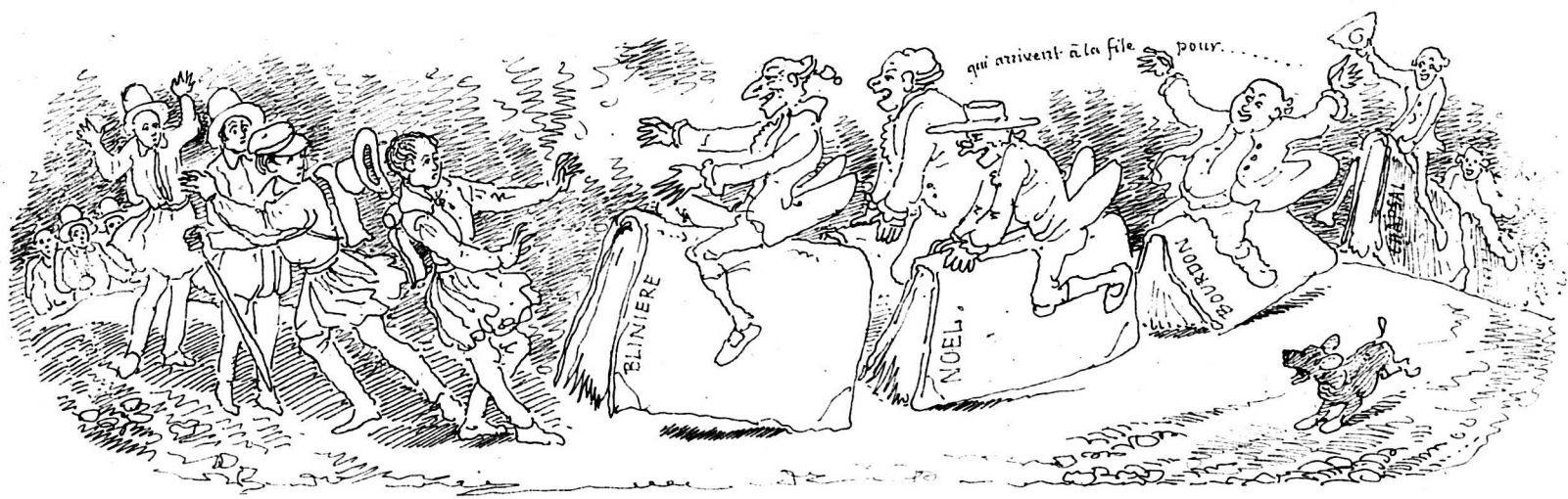


RH 270



76/1496





Lorsqu'après une excursion de vingt-trois jours on rentre au logis, c'est une chose charmante que d'arriver, mais, les premiers moments passés, c'est une chose bien plus charmante que d'être de retour. Voici toutes les habitudes ordinaires, toutes les règles de vie qui reviennent une à une, prendre possession de votre personne; voici cette poussière des classes que vous aviez secouée avec tant de bonheur, qui s'abat de nouveau sur vous, et qui vous couvre de la tête aux pieds; voici Bourdon et Legendre, voici Noël et Chapsal, voici Blinières et consorts, voici grammaires, vocabulaires, manuels qui arrivent à la file pour vous complimenter, ravis qu'ils sont de vous revoir, c'est-à-dire de reprendre à votre égard leur petit train train.

Que c'est triste! Et combien ces Messieurs, tout aimables qu'ils sont, paraissent au premier moment maussades et importuns! Noël que me veux-tu? Bourdon, va t'en. Et vous, vocabulaires, tant par ordre de matières que par ordre alphabétique, que vous ai-je fait pour que vous veniez ainsi me tourmenter! Ah! bien plutôt, faites-vous un peu moins alphabétiques, et, tous ensemble, revolons aux montagnes! ... Nous y apprendrons bien des choses que vous n'enseignes pas; nous y verrons bien des phénomènes dont vous ne savez que le nom; nous y respirerons à la lumière des cieux un air pur et parfumé; et nos âmes, que vous employez à se traîner de sujet en régime ou de lemme en corollaire, libres et affranchies, s'élèveront d'elles-mêmes à l'Auteur des merveilles étalées sous nos yeux! ... Mais Bourdon est incorruptible,

Noël aussi, et un vocabulaire qui se laisse séduire par un écolier, c'est ce qui ne devoit pas.

Et c'est bien heureux! car autrement, figurez-vous quelle vie feraient les écoliers! figurez-vous les vocabulaires méconnus, Bourdon et Legéindre grimant les Scheidegg tout essoufflés, Noël, Blinières et consorts jetés dans un précipice, pour enfin! Figurez-vous notre admirable civilisation qui ne peut plus se passer pour un instant seulement de millions d'hommes apprenant dès le collège des centaines d'arts et de sciences, arrêtée, détruite, et le genre humain rebroussant à grands pas vers l'âge d'or. Car, l'âge d'or, ce fut à proprement parler l'âge où l'on se passait de régime et de sujet, d'arts et de sciences, de lemmes et de corollaires, de latin, et même de français: la Société cheminait sans cela, et sans vapeur aussi. Les pères et mères allaient il est vrai cueillir des fruits et traire les vaches, mais les grands-pères et les mères grand demeuraient assis sous le porche des cabannes, et quant aux enfants, ils s'élevaient sur le pré. L'hydraulique, c'était de boire aux sources. La grammaire, c'était de parler patois. L'algèbre, c'était de compter sur ses doigts. L'astronomie, c'était d'admirer le soleil et de compter les lunes. La mécanique, c'était de charger des gerbes sur ses épaules, et la botanique, de se couronner de fleurs. — La Physique, la Chimie, l'Archéologie, la Numismatique, la Paléographie, la Dialectique, la Politique, la Rhétorique, la Tactique, la Plastique, la Thérapeutique, l'Apologétique, la linguistique, la Critique, le classique, le romantique, les bitumes et les chemins de fer, c'était de tondre les moutons, de tisser la laine, de marcher devant soi, de s'asseoir à l'ombre, d'attendre les saisons, de laisser couler les rivières, d'adorer le bon Dieu, et de mourir de vieillesse après avoir vécu paisibles au sein d'une prairie ou sur la lisière d'un bois.



C'est ce tems là qui reviendrait bien vite, si jamais les écoliers égarés par leur instinct venaient à jeter dans un précipice Noël, Blinières et consorts, pour s'emparer ensuite du gouvernement du monde. Mais outre l'instinct, les écoliers lisent Télémaque, ils connaissent leur Bétique, ils ont pour eux Fénelon!... C'est donc aux gouvernemens à y prendre garde, c'est aux maîtres et instituteurs de veiller aux intérêts de notre admirable civilisation; c'est à Noël, à Blinières et consors de redoubler d'incorruptibilité et de ne pratiquer leurs fonctions qu'armés jusqu'aux dents, et soutenus d'alguazils.

Ceux qui ont lu, et vu surtout, notre précédente relation, savent que la bourse commune, (cette bourse qui fournit aux dépenses de nos excursions,) sembla périr d'inanition à la fin du voyage de l'an passé, et qu'à ces causes elle fut portée en terre. Par bonheur, comme on la portait en terre, elle revint à elle, et se voyant entre les mains d'un croque mort, elle rossa ce pauvre homme si horri-

blement qu'il demeura sur la place, et que ce fut elle qui, par humanité, le porta en terre et l'ensevelit proprement dans la fosse même qu'il avait été chargé de préparer pour elle.

Délivrée de son croque mort, la Bourse commune s'acheminait vers la ville, lorsque, ayant rencontré une source limpide, elle s'assit auprès, et se mit à s'y considérer comme fit Narcisse, quand vivait. À la vue de ses charmes détruits et de son embonpoint changé en une diaphane maigreur, elle eut compassion d'elle-même, et ayant résolu de se refaire, elle prit le parti de n'entrer point en ville, mais plutôt de se chercher dans la banlieue une retraite économique, où elle pût vivre de coquilles de noix. Car les Bourses communes diffèrent en ceci des simples particuliers ordinaires, qu'elles engraisissent par les privations et se refont au moyen d'une abstinence qui tuerait nos bienportants. La Bourse commune trouve facilement ou se priver et s'abstenir dans une de nos petites pensions bourgeoises, et, rien qu'avec son régime de coquilles de noix, elle se mit à engraisser si bien et si régulièrement, que, déjà en Juin dernier, elle donnait de l'air à ces grosses réjouies qui tiennent comptoir dans les cabarets de faubourg. Ravie de ce succès, elle se pesait trois fois le jour, en se promettant à chacune de ne plus entreprendre de ces tournées où l'on est exposé à semer sa graisse le long des grands chemins.

Mais hélas, nos joies ne sont qu'illusions, et nos projets, fumées... Voici qu'en Août dernier, un jeudi matin, M. Töpffer est averti qu'une dame horriblement essoufflée l'attend au salon. Il y monta aussitôt. C'était la Bourse commune en personne, qui, ayant persévéré dans son régime pendant tout le mois de Juillet, se trouvait avoir grossi au point d'en être étranglée dans son corsage et à l'étrémité dans sa robe dont quelques mailles faisaient mine de vouloir sauter prochainement. Effrayée de son état, et honteuse de son obésité, la bonne dame venait implorer l'assistance de M. Töpffer. Celui-ci lui promit aussitôt de la guérir au moyen de beaucoup d'exercice et de quelques saignées, et c'est pour accomplir cette bonne œuvre qu'il a mis en train le voyage de 1840, où nous avons visité Chamouni, l'Oberland et le Rigbi. En effet, si d'une part les montagnes sont favorables à qui veut prendre de l'exercice, d'autre part pour une bourse qui veut être saignée, il n'est rien tel qu'un petit pèlerinage en Suisse.



Notre caravane s'est composée cette année de vingt-trois personnes, non compris Maurice Munnier qui nous accompagne jusqu'à St. Gervais, et parmi ces vingt-trois personnes, on compte deux dames, non compris la bourse commune. C'est Madame Töpffer d'abord, qui, retenue au logis durant nos deux dernières excursions, revient avec un plaisir tout nouveau prendre sa place parmi nous; c'est ensuite une jeune dame, qui, chose singulière, vient nous y en demander une, qui, chose neuve, veut avec nous traverser les plaines et gravir les montagnes, éprouver s'il est bien vrai que la marche ait ses saveurs, que l'aventureuse indépendance d'une troupe d'écoliers en vacances ait son charme, et que le plaisir puisse être ressenti au milieu de privations nécessaires, et de fatigues qu'on s'impose. Ce n'est pas à nous de prononcer sur le résultat de l'épreuve, mais c'est bien à nous de dire combien une tournée d'écoliers en vacances gagne en bon air et en vif agrément, lorsque deux dames y animent la marche, y ornent les haltes, y président aux repas, et y sont l'objet d'attentions et d'égards que leur présence fait naître et que leur amabilité provoque.

André Duval et Duval Adolphe dit le Polonais, à cause d'une blouse héroïque et d'une encolure bulant, sont deux touristes débuts. André, voyageur microscopique, ravi d'entreprendre son tour du monde, s'avance dans l'espace d'un pas réglé en s'appuyant sur une canne trop longue. En revanche, Adolphe s'avance appuyé sur un court sauvignon, quoique non moins microscopique, il a des vigneurs inattendues; des entreprises intimes, une vie à lui, son pas à lui, comme il le professe lui-même. "J'ai, dit-il, mon pas à moi." Avec ce pas à lui, il est tantôt bien loin en avant, tantôt hors de vue en arrière, parfois tout proche, établi sur le branchage d'un noisetier où il fait des affaires.

De la Rive et Marquet débutent aussi. Ni l'un ni l'autre ne possède un pas à lui, comme Dodo; mais ils possèdent en commun un pas à eux deux, ce qui explique pourquoi ils marchent toujours ensemble, à l'instar d'Oreste et Pylade quand vivaient. De la Rive, voyageur infatigable, babille, regarde, court, escalade, tout à la fois, attrape tout ce qui se mange, abat tout ce qui se croque, ramasse tout ce qui reluit, et intente à M. Töpffer trente-six questions de métallurgie fine excessivement embarrassantes pour le quart d'heure.

« Tes pourquoi, dit le Dieu, ne finiraient jamais !

en même temps, porte secours à tout ce qui cloche, se charge de tout ce qui tombe, et trouve dans les incohérences fabuleuses de son Pylade un sujet toujours sous sa main de gaieté inextinguible et irrassable. Pendant que ces choses se passent, Marquet tantôt avale avec le plus grand sérieux tout un sac de coquemolles, tantôt galope avec fougue, tantôt se laisse mélancoliquement attarder, tantôt met son pied dans la vase, s'habille de neuf, jette loin ses bas, perd ses cravates, achète une boussole, se procure des lunettes, et d'immenses crevasses apparaissent à son pantalon. Il reste parfaitement dispos au milieu du plus affreux dînement, ne sachant ni où l'on couche, ni où l'on dîne, mais dînant ferme, dormant profond, et gambadant en plein sommeil.

Constant Perret, Cazaly, Fairbairn déjà décrits.

Poplani, déjà décrit aussi, mais très changé, en ce qu'un mauvais marcheur, il est devenu bon marcheur, et de pieton délabré, pieton réglé et

solide.

Drysdale, Berard, Soutzo et Spitzenberg, quatre ébuteurs. Drysdale, bon jarret qui a déjà pratiqué genre serviable et risolet, tirant sur le frais blondin. Berard, qui part du pied gauche, mais, pas bien loin, ses pieds et jambes lui refusent déjà tout service. Berard s'en affecte et prend une mine grand deuil. On le charge sur un char de paille, puis sur un mulet, puis sur ses deux pieds, et le voilà qui grimpe la Gemini, des mieux brûle ses crêpes, et se fait jarrer d'avant garde, toujours fort et dispos. Soutzo, genre discret et tempéré, propos court, esprit sérieux quoique gai, admire, jouit, se court, appelle, discute, et tout sans tumulte et sans bruit. Spitzenberg, voyageur nomade, tantôt à l'avant, tantôt à l'arrière, zigzague, revient, retourne, fait double route, et ignore la fatigue. Sa manière est de dire: Ose-t-on partir? Ose-t-on dîner? pour part-on? dîne-t-on? &c.

Auguste Morin, Adolphe Morin, Heath, déjà décrits. Ont un pas à eux trois, une discussion aussi, des chansons aussi, et aussi des tempêtes de rires éclatans et infinis. Ceci tient à la présence du voyageur Heath dont l'allégresse native est aussi imperturbable que le cours des saisons. Mais Heath qui ne connaît pas la tristesse, connaît la colère, l'effroi, la malédiction, le mépris, c'est quand les guêpes se permettent de le circuler, où les hannetons de lui arriver droit sur la joue. Alors il s'irrite et il se donne toute sorte de peines pour établir ce qui n'est plus contesté des long-temps, à savoir la stupidité profonde d'un insecte assez bête pour se jeter brutalement contre la physionomie des gentleman, quand il a des yeux pour voir, des ailes pour se diriger, et le haut des airs tout entier pour domaine. Heath n'en revient pas; Heath est intarissable en nausées, en dédains, en froissements et hautains mépris à l'endroit des hannetons, des hannetonnes, et de tout ce qui a six pattes et deux ailes.

Johannot, Bauendhal, Walter Langdon, et Woodberry Langdon, déjà décrits. Les trois premiers, marcheurs d'avant garde, le dernier, géographe de la troupe, en ce qu'il est muni d'une carte excellente, mais dont le mérite est constamment remis en question par les malins. Woodberry défend sa carte *unquibus et nostro*, et Heath trouve que cette discussion est fastidieuse, ce qui l'entraîne dans une nouvelle discussion, interminée encore à l'heure qu'il est, contre ceux qui soutiennent que la discussion qu'il attaque est une question tout aussi discutable que ses dix-huit discussions toujours pendantes, auxquelles il faut ajouter sa discussion sur les guêpes, et sa discussion sur les hannetons. En tout vingt et une discussions.

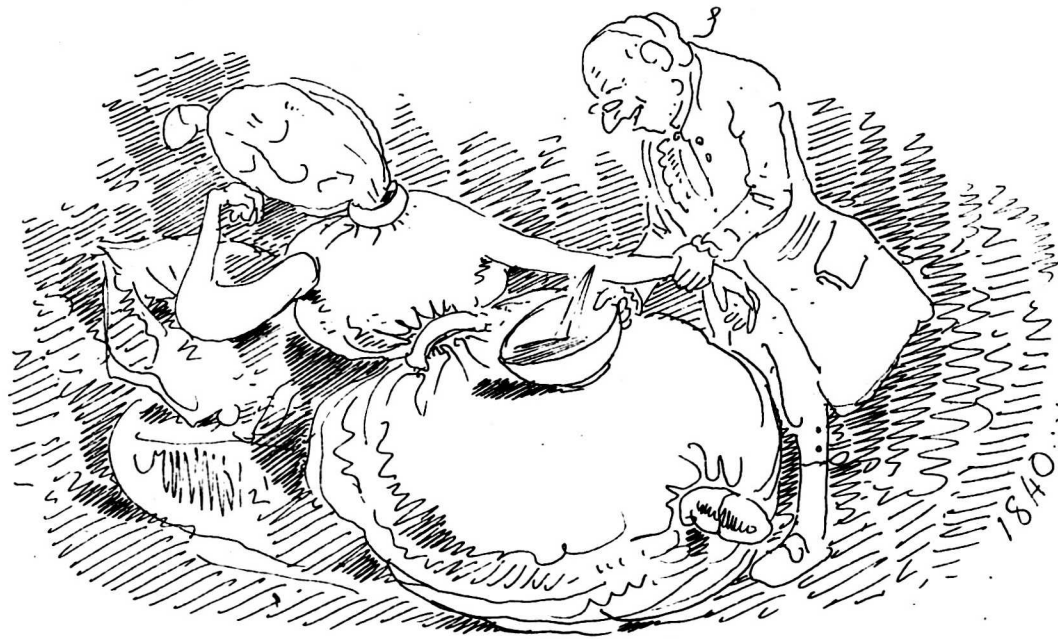
M^r Töpffer, déjà très décrit. Il donne le bras à la Bourse commune qui lui est un fardeau les premiers jours, à cause de son embonpoint; et un fardeau aussi les derniers jours parce que, trop saignée, elle est devenue quinteuse en même temps que débile et incapable de faire un pas de plus.

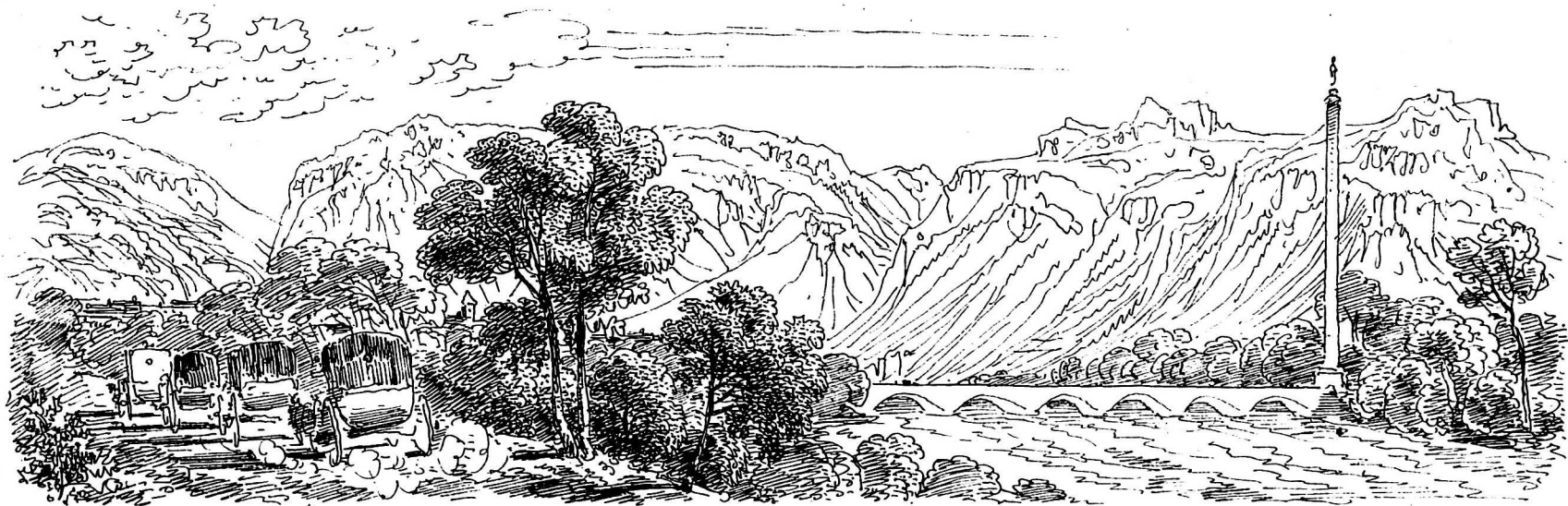
Enfin David, Major domus actif et entendu, qui part en courrier, arrête les logemens, traite avec les hôtes, et nous prépare des débottés faciles et des soupers succulens.

Tels sont les personnages dont se compose la Caravane de cette année. Quant à l'itinéraire, nous pouvons en dire connu de plusieurs des personnages, qu'il a été décrit deux ou trois fois déjà. Il s'agit en effet de visiter Chamonix, pour, de là visiter l'Oberland, le Rigbi, pousser jusqu'à Zurich et revenir par Graubünden et Triboung. Quelques personnes s'étonnent que nous puissions retourner si souvent aux mêmes endroits: Pourquoi, disent-elles, ne ferez-vous pas une excursion du côté de la France? Le Jura est beau aussi. Vous verriez St. Claude où l'on fabrique des sifflets; vous passeriez au Lac où

l'on voit subitune, vous mangeriez des grenouilles à Santua, et vous vous embarqueriez à Seyssel? - - - - -

Dans nos excursions, dont le personnel se renouvelle tous les trois ans à peu près, c'est M. Töpffer seul qui retourne aux mêmes endroits. Or M. Töpffer s'est mis dans l'esprit que même en ce qui le concerne, il aime mieux revoir Interlaken une douzième fois, que de voir St. Claude une première, ou Lyon même une seconde. Affaire de goût. Il s'est persuadé que rien sur le globe ne vaut les Cantons pour la beauté, le nombre et la rapide succession des spectacles grands ou curieux; que nulle part on ne rencontre disséminées sur un aussi petit espace tant de peuplades intéressantes à connaître, et tant de chemins charmans à parcourir; qu'en aucun pays on ne voyage aussi librement, sans vexations de police, sans ennuis de passeports, sans plus de gêne que dans son propre jardin; qu'enfin c'est en Suisse seulement que l'on peut à son gré fixer ses étapes, parce qu'il y a partout des auberges excellentes ou propres suffisamment, et que dans ces auberges on est aussi habitué à héberger des pensions que des touristes ou des commis voyageurs. Très-peu de commis voyageurs visitent la Suisse montagnarde, et c'est encore là une des beautés de cette contrée.





Le Mercredi 12 Août nous partons à mi-journée et en voiture au milieu d'un grand concours d'amis et de parents qui nous accompagnent de leurs vœux. Le ciel est sombre pas mal, mais dans les voitures tout est joie et beau temps : des tumultes folâtres, de gaies clameurs causent de la surprise aux passans. Pauvres passans ! Ce sont des citadins vaquant à leurs affaires, ou qui, les mains derrière le dos, s'en vont faire avec eux mêmes un mélan-colique tour des tranchées ; comment donc ne paraîtraient-ils pas dignes de compassion à une bande d'oiseaux qui s'échappent de leur cage pour s'envoler aux montagnes.

À propos, qui donc imagina le premier de suivre à pied le pourtour des glaciés et des demi-lunes sous prétexte de faire une promenade et y a-t-il bien une autre ville que Genève où les bourgeois se plaisent à errer le long de murailles grises couronnées de bastions pelés ? C'est à croire. Partout il y a des gens qui préfèrent à tout autre le paysage de banlieue, le champêtre municipal ; partout il y a des vieillards qui veulent respirer le grand air sans s'éloigner du logis, des affligés ou des inquiets à qui la solitude est chère, et qui se plaisent mieux dans la morne compagnie des bastions déserts, que dans le voisinage des campagnes où valait la peine de chercher la joie et le plaisir. Quoiqu'il en soit, nous voici tout à l'heure à Annemasse, où la Douane nous traite fort gracieusement, tandis qu'un très-joli carabinier royal vise et paraphé notre passeport, lequel rentre aussitôt dans le portefeuille pour n'en plus sortir pendant tout le reste du voyage.

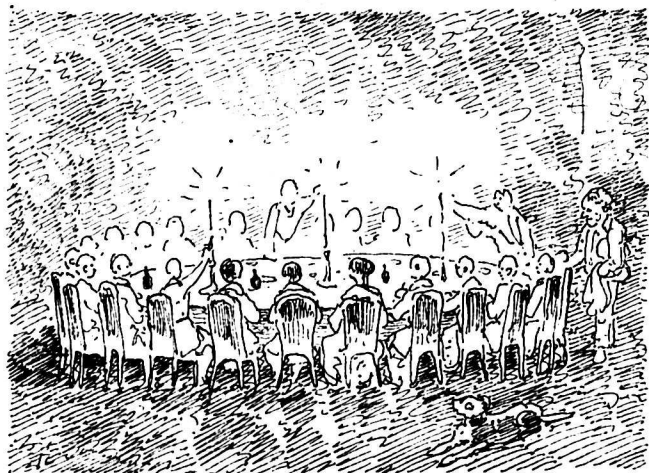
Bonneville est l'une des grandes villes de la Savoie. Cela se reconnaît tout de suite à la grande place, qui est plantée d'arbres sous lesquels se promènent des sous-lieutenants en petite tenue, et des Messieurs en paletot. Tous fument le cigare, plusieurs ont un longnon dont ils nous longnent passer. Le longnon tout seul est un des signes les plus exquis de civilisation et de grande ville.

Au delà du pont, nos quatre voitures s'arrêtent et nous posent sur la route. Voici le moment désiré, des débutants surtout. Voici pour Madame Duval l'heure d'essayer ses forces. Rien certes, ne ressemble moins aux doux petits sentiers d'un parc ou d'une prairie que ce long ruban qui sépare Bonneville de Cluses, et qui nous sépare nous-mêmes d'un souper probable et quelconque. Mais notre compagne est bien pourvue d'entrain et de gaieté. Dès l'abord on voit qu'elle entend bien prendre les choses par le même côté que nous: se faisant des contrariétés un jeu, des mécomptes sujet de rire, et des probabilités culinaires une sorte de loterie où tous les lots sont bons, sinon pour le palais, du moins pour l'amusement.

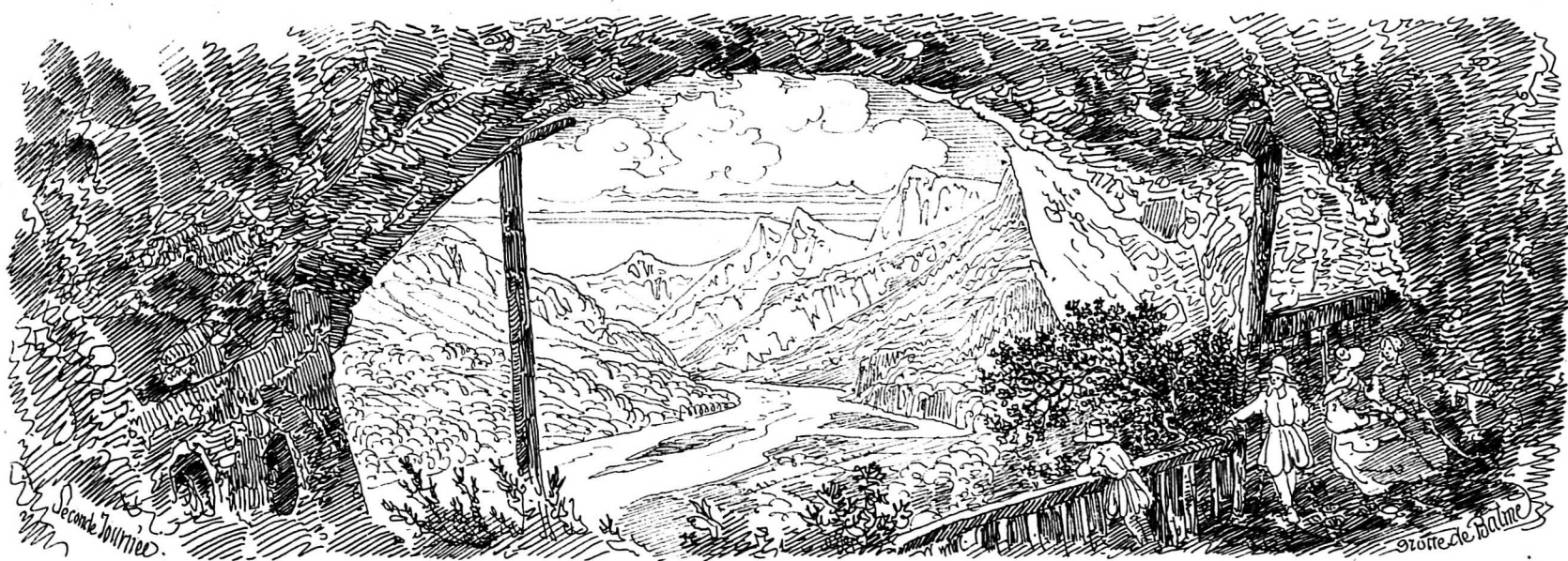
En attendant la faim nous visite déjà, et plusieurs cherchent vivres, lorsque Dela Rive est vu sortant d'une cabane la bouche pleine. Tous d'accourir. ... Il n'y en a plus! leur crie-t-il, c'est la joue roulée de Maurice Munier que nous venons de manger. Quel dommage, pense-t-on, que Maurice Munier n'ait pas roulé son autre joue aussi!

Nous arrivons à Cluses d'assez bonne heure par un ténus charmant. Il y a là deux auberges qui se disputent l'honneur de nous posséder: nous inclinons pour la *Parfaite union*, hôtel très-borgne et propre pas tant, mais dont l'enseigne est bien faite pour nous attirer invinciblement. Cluses est aussi une grande ville de la Savoie, mais ville d'horlogerie, de pignons, de roues de rencontre, et non pas ville de garnison et de haute société comme Bonneville. Ainsi que Genève, Cluses a abattu ses dômes et ainsi qu'à Genève, il y a des anciens de l'endroit qui en augurent mal pour l'avenir. Ce qu'il y a de sûr, c'est que Cluses a perdu de cette façon ce qu'elle avait de plus remarquable.

A la *Parfaite Union* l'on soupe de pieds de veau principalement, et trois cierges y éclairent la table. C'est très-solennel. Ces cierges ont une mèche principalement, point de cire, et peu de sulf. C'est très-sépulchral. Cette mèche brûle comme un météore bleuâtre, qui ne jette ses douloureuses lueurs qu'autant qu'on le tient habituellement et constamment mouche. Ainsi nous mouchons d'une main, nous mangeons des pieds de veau de l'autre. C'est très-nourrissant. Après quoi, nous allons dormir. On passe par des escaliers quelconques



qui débouchent sur des chambres dont auxquelles, où l'on rencontre des lits conformes. A cette vue les sommeil fait place à des accès d'hilarité, et minuit sonnent que la chambrière Dela Rive, Marcet et C. en est encore à d'immenses fourires très-imparfaitement comprimés.



Le temps s'étant mis au beau, il s'agit d'aller dîner au pied de la grotte de Balme, à trois quarts d'heure de Cluses; mais Marcel a disparu, en sorte que Dela Rive son compagnon de lit le cherche avec anxiété. A la fin on le découvre qui dort profondément dans l'intime fond de sa propre pailleasse, entre un soulier perdu et une corne égarée. Marcel se réveille et paraît trouver que sa chambrière est bien prompte à s'étonner des circonstances les plus ordinaires. Puis, s'étant habillé en trois tems, deux mouvements, il disparaît de nouveau. C'est pour aller chercher dans Cluses quelqu'un qui lui fasse promptement un saucisson pour tenir lieu de la joue roulée de Maurice Munier. Les Clusois lui offrent des roues de rencontre et Marcel rejoint sans saucisson ni joue roulée.

Nous trouvons dans le Pavillon de la grotte cette même dame qui depuis une quinzaine d'années exploite la curiosité des touristes à l'endroit des stalactites, et nous nous livrons pour être exploités. "Pour voir la Grotte, c'est un franc par tête. Quant à dîner, je n'ai rien, on cherche à se procurer du lait, voici quelques œufs et du pain pas beaucoup: un franc par tête aussi." M. Töpffer trouve un peu cher. "Je suis française, Monsieur, et incapable.... — Aurons-nous à manger du moins? — Je suis française, Monsieur, et ainsi de suite. Nous allons voir la Grotte.

Le chemin qui conduit à la grotte de Balme est très-bon, très-joli surtout, et, de la grotte elle-même, on a une vue délicieusement encadrée de la vallée de Maglan. Munis de flambeaux nous nous enfonçons dans les profondeurs de la montagne, en admirant sous le nom de stalactites des parois

de roche qui affectent ci et là des formes arrondies: ce qu'il y a de plus beau sans contredit c'est le spectacle que nous nous donnons à nous-mêmes d'une longue file de gens errant sous ces voûtes tantôt illuminées par l'éclat des flambaux, tantôt crevassées, mystérieuses et prêtant à l'effroi. Parvenus auprès d'un puits naturel de six-cents pieds de profondeur, nous laissons à droite un passage où l'on peut voyager pendant une heure et demie encore, et nous rebroussons vers le jour, et vers le déjeuner surtout qui est du même côté.

Tout est prêt. C'est une longue table dressée sous un dôme de verdure, et sur cette table un cercle d'énormes tasses vides, entourant trois petits pots à moitié remplis. Lait rare, œufs rares, café rare. . . . mais notre hôtesse est française. C'est bien quelque chose. Pendant que nous sommes à l'œuvre voici venir un cabriolet qui emporte vers Chamonix deux touristes endormis, un Monsieur et sa femme. "Je suis française Messieurs. C'est la grotte de Balme que vous voulez voir. On va vous y conduire." Les deux malheureux ouvrent les yeux, on leur ouvre la portière, on les fait descendre, on les achemine droit sur les stalactites, avant qu'ils aient encore pu comprendre ce qui se passe, et pourquoi cette française, et pourquoi cette longue table, et pourquoi ces gens qui font semblant de déjeuner autour de trois petits pots vides, et de quatre œufs cassés. Au bout d'une heure ils reviennent parfaitement harassés et on ne peut plus digérer. Ce plaisir leur coûte six francs. Je suis française, Messieurs.

Nous quittons affamés le pavillon de la grotte pour nous acheminer sur Ballenches. Mad^e. Duval s'aperçoit ici qu'une de ses boucles d'oreilles est restée à la *Lafayette Union* et tout aussitôt le voyageur Cazaly court l'y chercher, pendant que nous allons l'attendre au delà de Maglan, assis sur des rocs moussus, à l'ombre des noyers. Cazaly rejoint apportant le bijou, et bientôt nous dépassons la cascade de l'Arpenas, dont l'eau à peine lancée dans le vide se divise en flocons et se résout en invisibles vapeurs. On croirait le torrent disparu, mais chaque gouttelette a trouvé son chemin, rejoint ses sœurs, et toutes ensemble reforment à quelque distance un ruisseau qui court porter à l'Arve le tribut de ses ondes.

Nous voici tout à l'heure à Ballenches. De loin on n'aperçoit rien de la ville brisée, et les traces de ce grand désastre sont comme imperceptibles au milieu de cette vallée verdoyante et boisée, mais lorsqu'on approche on



rencontre en avant des décombres des malheureux qui mendent, et une ville de bois toute composée de boutiques et de cabarets. Nous entrons dans un de ces cabarets pour y compléter notre déjeuner. Là deux incendiés sont à boire. Ces hommes racontent complaisamment leur malheur, sans dissimuler un découragement profond et quelque peu ignoble. "Nous sommes ici, disent-ils, pour n'être pas avec nos femmes. L'incendie leur a donné une humeur que c'est à n'y pas tenir, et alors, vous sentez bien que s'il on gagne six sous on vient ici pour les boire. A votre santé, Messieurs, Mesdames."



promptitude et qui expriment avec aplomb.

Au delà de la ville de bois, on traverse les décombres. C'est un tas de murailles calcinées dont à peine quelques pans sont demeurés debout. Nous nous hâtons de quitter ces lieux désolés pour entrer dans la riante vallée de St. Gervais, mais comme notre déjeuner n'est point encore complète, à mi chemin nous nous laissons séduire aux avances de deux pauvres femmes qui désirent nous vendre des prunes.

Pendant le régal un char vient à passer, Morin regarde. M^r. Duval ! M^r. Duval ! s'écrient-ils. Adieu les prunes, nous accourons surpris, ravis... C'est un grave Anglais qui ne peut assez s'étonner de la surprise qu'il excite et du ravissement qu'il cause.

Nous arrivons à St. Gervais les Bains d'assez bonne heure, pour visiter la Cascade, pour jouer au billard, et pour nous donner mutuellement de la balance, jusqu'à plein rassasiement. Cette balance n'y était pas du temps de M^r. Gonthard, mais il y avait autre chose, M^r. Gonthard surtout, le créateur des Bains, l'âme de ce petit vallou, dont l'accueil faisait plaisir, dont les manières égayaient, dont le propos mélange de bonhomie et de malice était singulièrement récréatif, et dont la seule présence rendait l'endroit original et d'amusant séjour. Capricieux un peu, comme les jolies femmes, très maître chez lui, tablant avec son monde, il semblait lorsqu'on venait aux bains, qu'on arrivait chez quelqu'un, aujourd'hui il semble purement et simplement que l'on entre à l'auberge ! des sommeliers beaucoup, de maîtres, point.

L'aumônier est dans le salon : la conversation s'engage et l'on vient à parler des stalactites du matin. Il n'en a jamais vu, mais il se représente parfaitement la chose. C'est, dit-il, de la glace pétrifiée. Il y a des gens heureusement nés qui conçoivent avec

Vers la nuit des cavalcades de baigneurs reviennent, et bientôt après, la cloche sonne pour le souper. Nous sommes des premiers au rendez-vous. Arrivent à la file des Messieurs à lorgnon, et des dames en toilette; les sociétés se placent sans se mêler, le ton monte de six octaves; nous-mêmes nous échangeons nos familières gaîtés contre un silence de bon goût, et nous engouffrons des plats entiers de l'air le moins affamé possible.



Nous nous proposons aujourd'hui de passer le Drarion: deux dames doivent nous y accompagner, Mesdames de Geer, et Duval Töpffer. Malheureusement des nuages couvrent les cimes: l'on déjeune donc, c'est un moyen de voir venir. Ici les tasses sont petites et les pots sont énormes, Heath qui se souvient des abstinences de hier, fonde, pilote, mastique, base comme pour des pyramides d'Egypte. Heath est un des rares voyageurs qui savent manger, c'est-à-dire manger avec prévoyance; un œil sur le passé, un autre sur l'avenir, de manière à combler les crevasses tout en élevant les pierres de l'angle. Aussi le repas est-il le seul moment de la journée où il soit grave, recueilli: Mais si les guêpes en veulent à son miel ou tirent volont sa tartine, il s'indigne, il s'emporte, il gesticule, il gambade, et quand il consent à se rasseoir, c'est pour établir de nouveau l'insolente harpiesse des guêpes, et l'imbécillité démontrée des hannetons.

Pendant le déjeuner le ciel s'éclaircit et vers huit heures nous escaladons par un beau soleil ce sentier rapide qui conduit de St. Gervais les Bains au village de St. Gervais, où nous devons trouver nos deux dames adjointes. Un mulet porte nos sacs, et Martin mené par Rosalie, vient en aide

à Mad^e. Duval qui en est aux roideurs de jambes : c'est l'épreuve par laquelle doivent passer tous ceux, Messieurs ou dames, qui aspirent à devenir marcheurs. Au bout de deux ou trois jours ces roideurs passent, et l'on a son diplôme. Martin, c'est un âne, et Rosalie c'est une bergère, une bergère peu



jolie, tandis que Martin est un âne et quoiqu'il soit velouté, rayé de noir, double de blanc, et, comme tous les ânes d'une physionomie impayablement philosophique. Deux fois M^r. Töpffer est sur le point d'acheter Martin pour en faire don à ses dames, mais l'histoire de savoir qu'en faire en cas de voiture, et au passage des lacs, empêche ce marché de se conclure. Pour le dire en passant, les dames doivent préférer les ânes aux mulets dans les courses de montagne. Ils supportent la fatigue tout autant, ils ont une allure plus douce, le pied non moins sûr, et en cas d'accident, on se trouve plus près de terre.

La montée du Brarion est plutôt longue que difficile. Au sommet, on trouve un pavillon, c'est-à-dire un cabaret tenu par la Mère Roux et approvisionné par le Père Roux. Le Père Roux est un gros bonhomme qui demeure au bas de la montagne, où, de la galerie de sa cabane, il compte les bouches qui montent, il suppose la voracité des estomacs, la capacité des bourses, puis il fait partir des vivres qui rattrapent. Nous trouvons le Pavillon occupé par une caravane d'anglaises et d'anglais, dont un, insti-

tuteur. Les dames demandent bientôt leur mulet pour partir, tandis que l'instituteur s'achemine à pieds. Mais par un malheur qui est bien réel, le bon Monsieur ne fait pas quatre pas sans s'étendre par terre, en entraînant avec lui son élève qu'il a soin de tenir par la main, dans la crainte qu'il ne tombe. (Voyez les deux images de la page 15.)

Mathieu du Pavillon, nous procédons à consommer les provisions du Père Roux qui n'a envoyé que huit pommes de terre. A cette vue on pousse des cris d'effroi, la Mère Roux perd la tête, elle envoie au hasard, miel, omelettes, vin, beurre, thé, crèmes, des pains par douzaines, les cris cessent, et l'on finit par dîner royalement. Mais voici qu'au beau milieu du repas un bruit de cuisine est pris pour un bruit d'avalanche, et aussitôt le dîner n'est plus qu'un désordre de gens accourant vers la porte pour voir le phénomène. ... Grands éclats de rires; la mère Roux n'en revient pas.

Du haut du Prarion la vue est splendide, mais lors que le ciel est pur. Pour aujourd'hui des nuages cachent les cimes et projettent sur la vallée de



Chamonix des ombres qui enternissent l'éclat. Un vent très-vif balaye le col : quelques gouttes de pluie se font voir ci et là le moment est venu de partir. Nous faisons nos adieux aux deux dames et à Maurice Munier, qui redescendent à St. Gervais. C'est très triste les adieux, en voyage surtout, où les relations de cœur contractent de la circonstance un prix tout nouveau, où le plaisir est un lien qui enlace si vite et qu'il paraît si regrettable de rompre.

Au bout d'une heure nous sommes au bas de la montagne où nous attend la pluie, fine d'abord, et bientôt battante. Marcel occupé d'avaler des coquemolles par centaines s'aperçoit peu que le temps ait changé. De menus naturels lui offrent du lait; il boit du lait; de l'eau, il boit de l'eau, il boirait de la coloquinte si on la lui présentait. Mais arrivé à l'auberge, il tombe malade et s'abandonne à des affadissements de toute paleur. De la Dive qui le soigne, s'affadit à le voir faire. Les deux Langdon s'affadissent



spontanément, Bérard attend sa fin prochaine, et la pension se trouve divisée en deux parts, les cholériques et les infirmiers. Heureusement toutes ces maladies passeront avec la nuit, hormis celle de Langdon aîné qui ne cédera que le lendemain aux efforts de l'art. Les efforts de l'art, c'est comme l'an passé pour Bleath, un bon duvet et trois tasses de sucre.

L'orage est devenu terrible au point que pour que nous puissions traverser un bout de rue qui nous sépare de la salle à manger, on est obligé de nous transporter en char les uns après les autres. C'est long. Les éclairs brillent, le tonnerre retentit avec un fracas épouvantable. C'est très-beau. La salle à manger est belle, bien éclairée, la table appétissante. C'est délicieux. Le Monsieur Duval de l'autre jour y prend son thé, surpris toujours, et assis sur une chaise qui fait des bruits excessivement étranges. Après un souper pyramidal, nous remontrons en char pour rejoindre nos affadis. Bérard n'est pas mort, mais c'est tout comme.

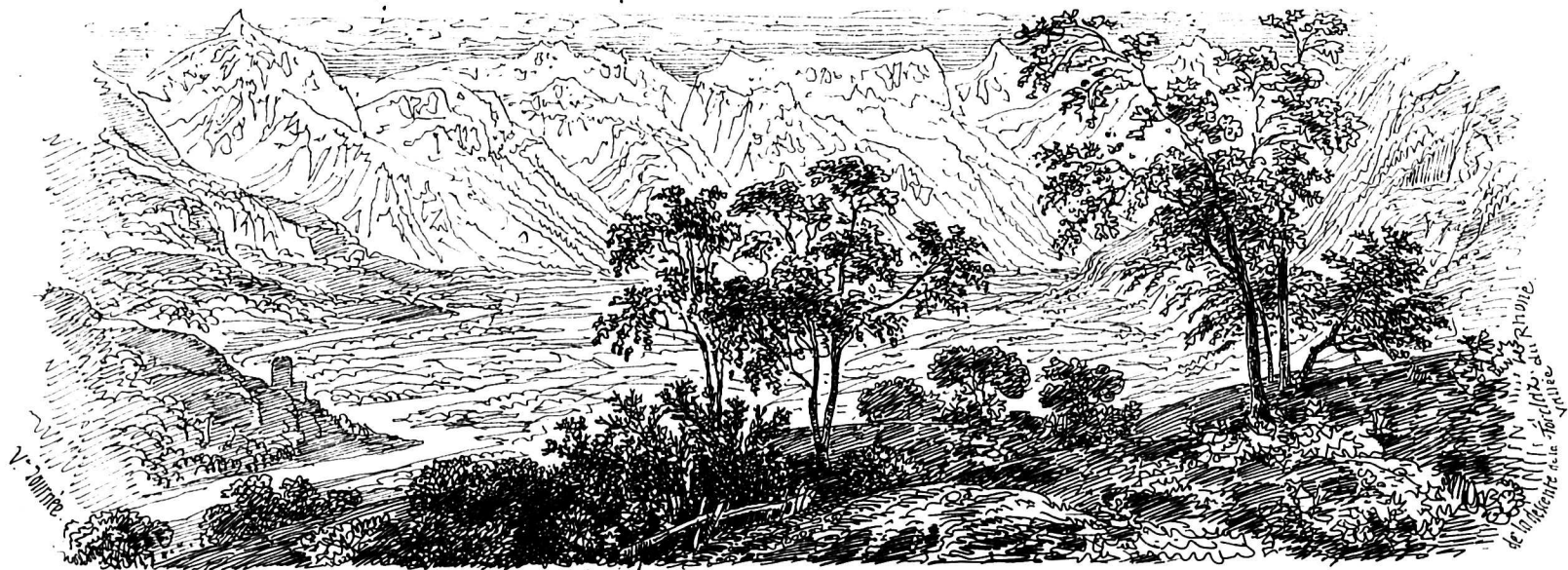
L'âge on en vient à préférer la bûche qui brûle au foyer, et la pomme de terre cuite au pot. Quelle triste chose que l'âge ! quel rabat-joie !

Un moment le dais de nuées s'est déchiré pour laisser passer un vent d'orage, et, par les trouées, nous avons aperçu dans les hauteurs du ciel l'aiguille de Dru impourprée des rayons d'un beau soleil. Le dais se referme, s'abaisse, une lumière blafarde nous environne, et, labouré par le vent, le glacier ressemble à une mer en fureur dont les flots tantôt se combattent, tantôt se pressent et s'accumulent les uns au-dessus des autres. C'est un sublime spectacle. Toutefois, cédant aux menaces du ciel, nous précipitons le départ, mais à peine engagés dans la descente le tonnerre gronde sourdement au-dessus de nos têtes, puis il éclate de toutes parts sur les cimes déchirées, et des torrens de pluie battent le flanc des montagnes. La caravane est en pleine lessive. Dans ce moment l'on entend de joyeuses fanfares. C'est un petit bonhomme qui d'une main tourne la manivelle de son instrument, tandis que de l'autre il demande son salaire.

De retour à Chamonix, nous y trouvons Alexandre Privost, notre compagnon de voyage de l'an passé, qui est venu avec sa famille visiter les glaciers. Ces pluies lui rappellent comme à nous cette fameuse journée de Dissentis, où nous fûmes condamnés à vivre de cochon de lait et de chamois au sucre, en compagnie de la déesse Thémis suspendue au plafond. En voyage, comme ailleurs peut-être, ce sont des journées difficiles, les obstacles franchis, les périls conjurés, qui laissent les plus longs et les plus agréables souvenirs. A Dissentis, ce fut l'ennui que nous sûmes conjurer pendant vingt heures, et le lendemain ce fut l'avalanche, monstre bien autrement redoutable.

Pendant le souper, les Messieurs Privost viennent nous faire leurs adieux. Ils se sont fait accompagner d'un magnifique bol de punch qui réjouit, restaure et conjure admirablement bien tous refroidissemens éclats ou à éclat.





Ce matin le temps paraît disposé à se mettre au beau. M. Tôpffer fait à la bourse commune une saignée copieuse pour solder notre dépense de deux journées, après quoi il lui offre son bras et l'on part. La bourse commune qui déteste les saignées, quand même elles lui font du bien, est maussade, renfrognée, sur l'œil, et elle prend jusqu'aux passans pour des fraters qui veulent lui ouvrir la veine.

Le guide Michel et son michelet nous mènent voir la grotte de l'Arveyron, sans s'inquiéter du mulet qui demeure sous la garde de nos dames restées en arrière. Heureusement qu'aucune des deux n'amazone dans ce moment, car la belle vient à tourner. Nos dames se donnent mille peines pour la remettre en place, mais sans y parvenir, tandis que le mulet semble leur dire. Trop bonnes dames, laissez-moi seulement brouter en paix, cette pendeloque ne me gêne pas le moins du monde. Et il se met à l'œuvre gardé par deux bergères.

À Argentières, Bérard qui a un peu ressuscité, s'administre un petit verre de rouge trempé d'eau. Tout aussitôt Bérard s'affaît de nouveau, et lugubre comme une urne lachrymale, il attend de pas en pas son enterrement prochain. Ses jarrêts déjà ne sont plus de ce monde, il est réduit à profiter de ceux du mulet, dont la belle a été remise en place par la famille Michel. Cependant les cimes, les glaces, brillent dans toute leur gloire, et les gazons rafraîchis étalent de toutes parts leurs riantes couleurs. Dans la pluie, en vérité, on ignorerait tous les charmes du beau temps.

Près de Valorsine on marche de bois en clairières, sur un tapis de mousse, en compagnie d'un petit ruisseau dont l'onde transparente comme

l'air, court en gazouillant sur des cailloux scintillants. Tout est vert, fleuri, plein de fraîcheur. Au delà, les montagnes se resserrent et l'on chemine dans une gorge sauvage sur un petit sentier en corniche. Rien de si varié, de si aimable que ce passage, et nous ne saurions trop conseiller aux touristes de le préférer à celui du Col de Balme.



Du col de Balme on a une belle vue du Mont Blanc, mais au sortir de Chamonix et de la mer de glace, c'est peu de chose qu'une vue du Mont Blanc encore, bien mieux vaut ce contraste d'une nature agreste et paisible succédant aux bouleversement des glaces et à la sauvage nudité des aiguilles.

Il y a au plus noir de la Tête noire une maison isolée. C'est une petite auberge tenue par un piémontais barbu et sa compagne mal perçue. Il vaut presque mieux y arriver de jour que de nuit. Ces gens ont importé là le délabrement et la saleté; ils nous servent sur une table sans nappe, dans une chambre sans meubles, quelques vivres misérables qui nous font le plus grand plaisir, pendant que deux hommes à figures de brigands tiennent à la carabine tout auprès. La Bourse commune qui a tressailli en voyant un Piémontais, tressaillie bien mieux en voyant une petite note où elle est saignée à blanc.

Que serait-ce, si voyageant seule, elle venait à rencontrer dans un chemin creux ces deux gaillards à carabine!

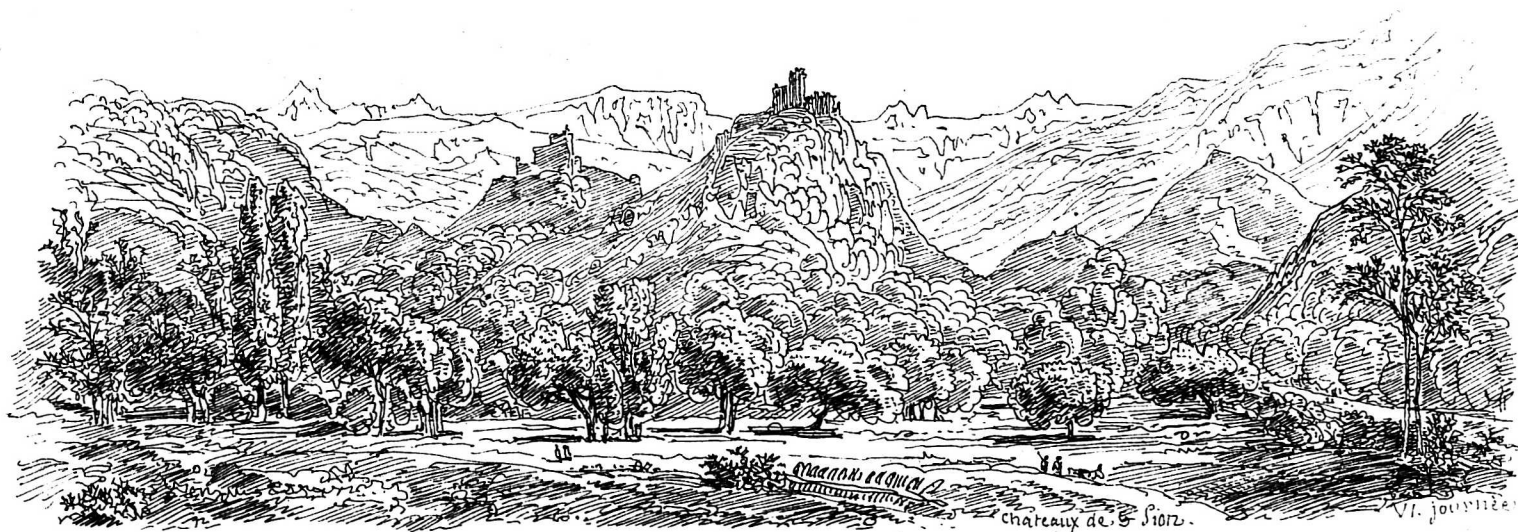
À Trient nous atteignons l'avant garde qui nous attend pour y faire tout justement la buvette que nous venons d'accomplir. La précaution pourtant, elle a déjà commandé des côtelettes et des fraises. La bourse commune refuse net de payer des côtelettes particulières, mais elle a affaire à huit gaillards très habiles qui à force de douceur et de componction lui extorquent un secours de quatre francs. Pour solder le reste les huit gaillards exploitent l'innocence du voyageur Langdon le cadet, qui relègue leur panier de fraises, et ils les lui vendent cher pour en acheter à vil prix. De cette façon tout le monde est content, hormis Langdon qui jure mais un peu tard...

En quittant Trient on monte la Forclaz. C'est une pente pas très longue, mais d'une roideur à faire suer un chariot. Du haut du Col on découvre toute la vallée du Rhône magnifiquement encaissée entre des montagnes couronnées de neiges. De là le sentier descend droit sur Martigny et si on le quitte pour prendre par les prairies voisines on se voit abriter par les plus

beaux chatagniers du monde. A mi descente nous croisons un vieillard octogénaire qui monte à grand'peine en s'appuyant contre un jeune homme; le jeune homme lui-même semble chanceler sous le poids. Nous sommes émus de Compassion, Spitzenberg tire sa bourse et leur porte une aumône?... Et puis on nous apprend que ce sont tout uniment gens qui reviennent d'un baptême, où ils n'ont pas baptisé leur eau. Quant à l'aumône le jeune homme regarde, paraît surpris, puis, toute réflexion faite, il empêche sans savoir ni pourquoi, ni d'où, ni comment, mais pour s'aller rafraîchir plus tard.

Près de Martigny, nous rencontrons les deux frères Heermann qui, de Lavey où ils sont en séjour, viennent nous voir à notre passage. On finit à se, et, à souper, un punch entre encore dans la salle: c'est une politesse de ces Messieurs. C'est ici le voyage des rencontres et des punch.





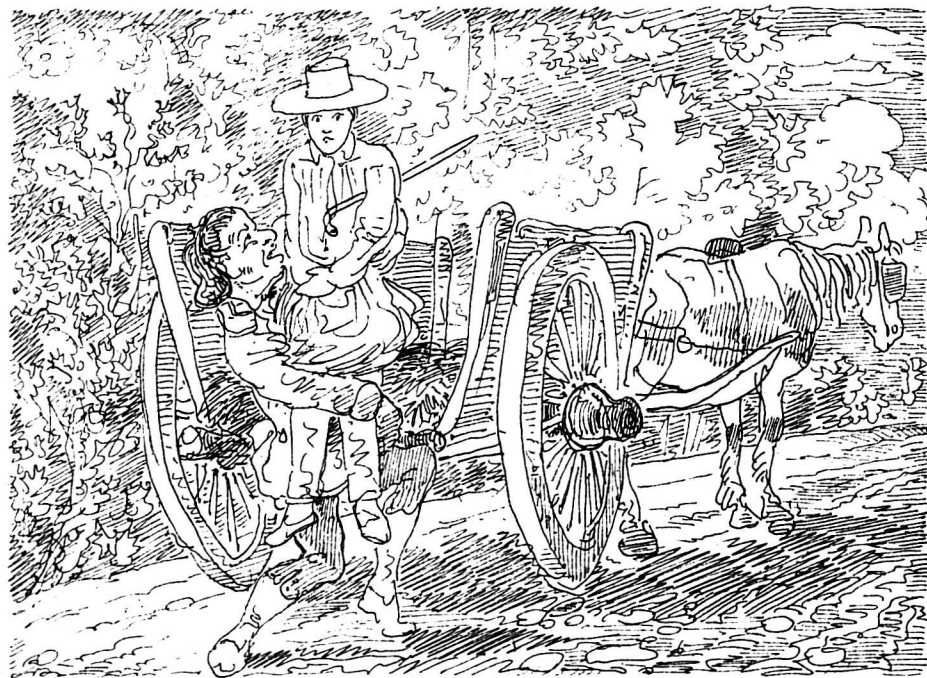
châteaux de Sion.

VI. journée

Il est de règle que nous ne fassions jamais à pied le long ruban qui sépare Martigny de Riddes. Ce sont trois lieues en droite ligne. En marche deux choses sont à craindre, les rubans, et la nuit, et pour la même raison. Toutes deux en supprimant la distraction qui naît de la variété et de l'impression des aspects, rendent la marche ingrate et les lieues interminables. M. Morand nous loue donc son colossal char à bancs, toute la caravane s'y ajuste, et fonce à coucher, nous partons en poste au milieu de la population accourue au bruit des rires et des grelots. Pour des révolutionnaires, qu'ils ont l'air bénins les Valaisans !

Le temps est délicieux, et cette manière d'aller aussi. En face des campagnes, au grand air, sans péril aucun et toujours bon trot, l'on ne cesse pas d'être ensemble et de mettre en commun sa gaieté. Nos deux dames président abritées sous leurs ombrelles, et le tout a un air de fête qui réjouit jusqu'aux gâtés révolutionnaires qui mendient le long des fossés. Heath attaque sur tous les points fait face à tous et à chacun. On lui conteste qu'il ait un nez, on reprend l'ancienne affaire de sa jambe, on nie son lieu de naissance, plusieurs défendent la gentillesse des guêpes, aucuns parlent de l'esprit des hannetons, alors la mêlée ^{est} à son comble, toutes les discussions s'entortillent, s'entremêlent, et demeurent encore plus pendantes qu'auparavant. Nous descendons à Sion chez Mad. Muston pour y faire une collation qui se trouve être intermittente au plus haut point. Un pain longtemps après l'autre. Les uns repus, les autres affamés. Avant la révolution ce n'était pas ainsi.

Il y a des bourses qui n'ayant pas l'expérience de la Bourse commune grillent de s'amoindrir, et y arrivent n'importe comment. Celles de Marcel le mènent dans une boutique où on lui montre une paire de lunettes bleues. Marcel achète avec empressement cet utensile quelconque, il se le pose sur le nez et il rejoint ravi de la chose et sans cesser de voir en rose toute la nature. Il reçoit les félicitations unanimes de la caravane



et Marcel les a prêtés. Mais maintenant Marcel exige que les trente sols soient rendus à Marcel, et Dela Rive n'entend les rendre qu'à Nonius. Dela Rive débat. Les tribunaux prononceront.

Nous quittons à regret notre char à bœufs pour nous acheminer à pieds sur Sierre. Mais voici que pas bien loin, Bérard cloche, boite, s'assied et ne bouge plus. M. Töpffer trouve à louer un chariot dans une ferme, l'y couche sur de la paille. Le chariot part, nous devançons et s'arrête à la porte de Sierre, où nous voyons de loin un homme qui décharge à grand effort un gros ballot. C'est Bérard que l'on pose sur des quilles. "Je ne voulais pas, dit-il, mais cet homme a voulu." — Bien sûr mon brave Monsieur Etienne, que je suis bien fâché que vous coûte autant. Quatre francs, c'est bien beaucoup, mais que voulez-vous, c'est notre maître qui a fait le prix. Il est difficile not' maître." Le pauvre Bérard point accoutumé à marcher à la durée fait un noviciat pénible. Néanmoins s'il a tous les symptômes de la fatigue, il n'en a aucun de ceux qui indiquent l'échauffement, aussi le terme de sa crise approche. Dès demain il sera mieux, et dès le jour suivant il se

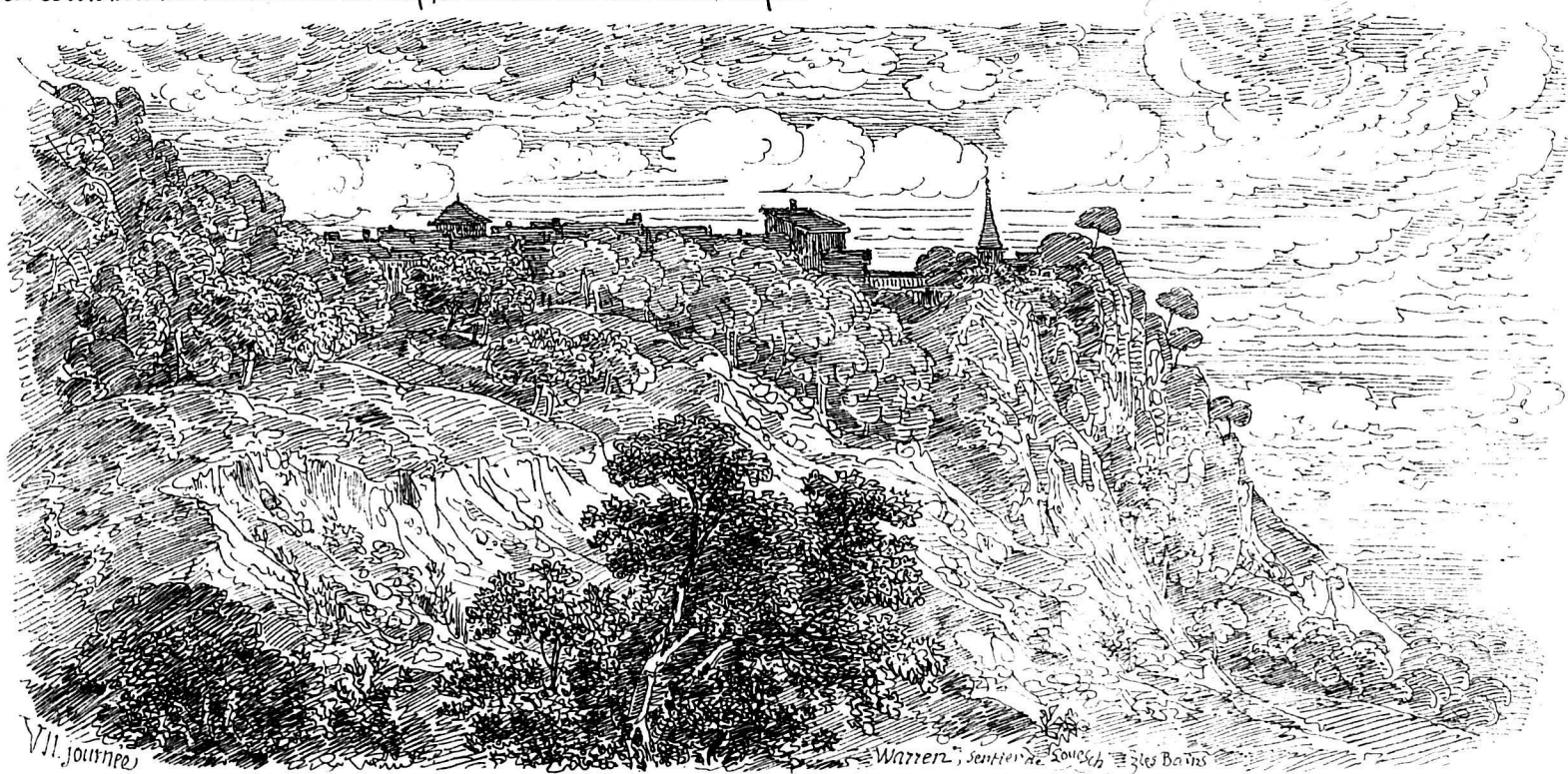


émervillé. Du reste Marcel qui n'a plus rien dans sa bourse est bien loin d'être ruiné, on lui doit, et il sera riche un jour s'il gagne son procès. Dela Rive a dit à Marcel: "Nonius prête moi trente sols,"

placera sans nouvel effort parmi les bons marcheurs de la troupe. Les autres débutans se tirent d'affaire à merveille et parmi eux M^{ad}. Duval qui, depuis notre départ de Genève, n'a fait usage des mulets que quelques heures à peine.

Langdon cadet a fait sur la route une trouvaille: c'est un billet de 100 francs. De souvenirant qu'une diligence vient de passer il rebrousse à sa poursuite, l'atteint, et a le plaisir d'y trouver en effet le propriétaire du billet.

À Sierre, nous trouvons sur la place un révolutionnaire aviné qui a tout fait, sonné de beffroi, commandé l'assaut, et mis en fuite le Haut Vallais qui court encore. Ce bon homme s'en va boire un coup, et de notre côté nous allons souper.



VII. JOURNAL

Warren, sculpteur de la Cour de S. Bains

Plus encore! On jeûne pour voir venir. Ce procédé si simple nous réussit toujours. On dirait un égard de la part de Barometre qui ne consent point à ce que nous partions à jeun!

Nous quittons Sierre pour nous rendre à Louesch les bains sous la conduite d'un tout petit bonhomme de guide qui ne jouit que d'un seul bouton à sa culotte. En revanche il est écrasé sous un énorme chapeau. C'est que nous sommes chapeliers, dit-il. Il paraît que le père de cet enfant a fait de lui un échantillon nomade de la beauté de ses produits, de là cette Babel destinée à donner dans l'œil des bons Valaisans. Du reste ce petit chapelier nous guide fort bien au milieu de ce labyrinthe de sentiers qui rampent de Sierre jusqu'aux hauteurs de Warren, et dont la plupart conduisent à des vignobles, tandis que d'autres nous mènent perdre dans des torrens ou des ravins. Voir nos voyages précédents. Ceci n'empêche pas qu'on ne doive toujours choisir cette route de préférence à celle qui passe par Louesch la ville, si l'on aime les beaux, les doux paysages, si l'on aime aussi les sauvages horreurs, les précipices affreux, coupés d'endroits riants où croissent solitaires les Pins d'Italie.



La position de Warren, vue du sentier, est elle-même charmante, et Italienne un peu. Nous en donnons le dessin. Dans ce moment Baromètre, qui est le caprice en personne, nous menace de ses fureurs, et nous courons nous réfugier dans une grande et belle maison jaune qui nous paraît être l'hôtel de l'endroit. Il se trouve que c'est une maison particulière, mais, plutôt que d'être inhospitaliers, les bonnes gens qui l'habitent nous servent à boire d'abord, et ensuite ils nous informent que nous nous sommes trompés. Dès hier nous ne buvons plus qu'un petit muscat du Valais qui doit nous accompagner jusque par delà la Gemmi. Heath trouve ce vin fabuleux, et à chaque fois qu'il le goûte il déclare que ce n'est point le jus de la vigne, mais le jus de quelque abomination. La chose est contestée, et c'est une 22^e discussion pendant encore à l'heure qu'il est.

C'est de Warren à Briden que la route est principalement pittoresque et variée. On se trouve d'abord dans la région des pins. Ces jolis arbres croissent par bouquets sur des pentes rocheuses d'où l'on domine la vallée du Rhône. Plus loin ce sont tout à coup des précipices à donner le vertige, et au bas, des forêts vigoureuses qui masquent d'autres abîmes. Puis on s'élève, la végétation fait place à des pâturages parsemés de cabanes, et bientôt l'œil s'arrête contre les gigantesques contreforts de la Gemmi. C'est au milieu du caintre qu'ils forment que jaillit la source autour de laquelle sont groupées les maisons de bains, des auberges, et le village de Louesch. On arrive dans cet endroit et l'on en sort par des chemins intéressants à la vérité, mais l'endroit lui-même est d'un ingrat séjour, clos de toutes parts, et n'offrant ni cette végétation si riche de St. Gervais, ni ces charmantes promenades qu'on y peut faire presque dans toutes les directions.

Quant aux bains en eux-mêmes, et au mode qu'on y suit pour recouvrer la santé, il serait difficile de se représenter quelque chose de plus désagréablement inconvenant. Hommes et femmes, habillés de manteaux de flanelle et confondus ensemble, sont accroupis dans une vilaine eau sale et salie, c'est à faire soulever le cœur. Au moindre mouvement on y invite à la déconce, ce qui est parfaitement indécent, et des sortes de loustics comme il s'en trouve tou-

jours aux tables d'hôte et aux bains, se chargent d'entretenir la gaieté au moyen des plus tristes plaisanteries du monde. Pour l'heure c'est un gros colonel à face égrillarde qui est l'homme d'esprit du bain. Cet homme d'esprit lance de l'eau aux hommes, de façon qu'ils cherchent à briser auprès des dames, à qui ces manœuvres causent un embarras qui est le piquant de la chose. La paix se fait, et viennent les feintes récriminations, les propos graveleusement chevaleresques, non moins embarrassants pour ces dames. C'est encore le piquant de la chose. Vivent les hommes d'esprit ! pour les plates bêtises ils ont le coup bien mieux que les bêtes. Nous concevons, pour notre part, que, sans puerie aucune, on puisse s'abstenir d'envoyer la son monde.

Les hommes d'esprit trouvent quelquefois à qui parler. Il y a une pauvre Valaisane occupée dans la balle même du bain à pomper pour la douche. Le colonel pendant plusieurs jours n'avait pas cessé de la tourmenter par ses plaisanteries et ses injures, feignant de ne pouvoir supporter le spectacle d'une créature si laide à voir. . . à la fin cette femme hors d'elle-même lui lance avec fureur son bras de pompe, le manque fort heureusement, s'arme de ce qu'elle trouve, marche droit sur l'ennemi, et. . . et le brave colonel s'est déjà mis en lieu de sûreté, fort heureusement aussi. A partir de ce jour, la pauvre femme a pompé en paix. Dans ce monde, il faut railler le moins possible, surtout il ne faut jamais railler les simples. C'est lâche toujours, et dangereux quelquefois.

Ce fait nous est conté par un baigneur qui a assisté à la scène. Gros fabricant que ses affaires attendent, homme tranquille, il tremble encore en songeant à ce bras de pompe qui pouvait s'égarer en route, lui arriver sur la tête et l'enlever à ses usines. Pendant qu'assis de vant l'auberge nous conversons avec lui, un énorme Anglais, vrai John Bull de Laques, ajuste ses valises sur un mulet, après quoi il enfourche et s'en va partir. On paie d'avance, lui dit le maître du mulet. — Je ne veux pas payer d'avance. — Mais c'est la règle. — Uli, est-ce ? Apportez-moi la tarife. . . — Je vous dis que c'est la règle. — Faisez-vous. Apportez-moi la tarife. — Le voici ! lisez. — Je voye. C'est une bête voter tarife, et je ne veux pas obéir cette. Alors John Bull remet pied à terre, reprend ses valises, et rentre à l'hôtel, en disant à



Source des eaux à Suresch.

l'homme de l'air le plus beafiteakement malin : Adieu, mon ami. Tooté-vois bien. (voyez le dessin, page 27²)

Nous n'avons rien mangé depuis hier, la faim nous ronge. Notre ami le gros fabricant parle d'une boutique de brioches, on y court, mais à l'endroit

désigné on ne trouve qu'une femme qui vous offre des bas de laine. Heureusement, Madame Duval découvre le coin, et elle embroche toute la carava-



ne, fleuth en particulier, qui en est à avaler son estomac. Enfin, enfin sonne la cloche du souper. Du salon nous nous transvasons dans la salle à manger avec toute l'impétuosité des torrens les plus féroces. Notre gros fabricant, sa famille, le médecin soupent avec nous. Ce bon Monsieur est ravi de voir tant d'appétits généreux, ses dames aussi, et ils



nous font les honneurs de la table, des plats surtout, avec une ami-

cale politesse qui est d'excellent assaisonnement.

Pendant le souper, des guides marrons, c'est-à-dire qui n'ont pas le droit de s'engager ici, font toutes sortes d'évolutions pour approcher de M. Tüpfel sans être vus du sommelier. Ils avancent, ils reculent, ils font signe, et chaque fois que le sommelier fait mine de se retourner, ils fuient effarés, ou se donnent l'apparence d'être là pour prendre l'air. Les guides sont le fléau du touriste, tout comme en Italie les Cicérone, tout comme à Genève les Commis-voyageurs en vins, les colporteurs à domicile, les mendiants de souscriptions, et toute cette tourbe à qui la loi et la police permettent de s'introduire dans les maisons, d'y demander à voir le maître, et de lui faire essuyer, outre le désagrément de perdre son temps, celui de congédier trente-six mécontents par jour.



Pluie encore et remède pareil : On d'égoutte pour voir venir. La pluie cesse, mais le soleil ne vient point, et Baromètre a l'air en train de faire des diables. Toutefois nous partons pour passer la Gemmi, après que le voyageur Spitzenberg a rempli sa gourde d'eau de Souesch bien chaude. C'est pour se rafraîchir et faire de mieux : Les fonds manquent.

Nous avons des guides qui ne sont pas marrons, mais qui n'en valent que moins. Un marron est intéressé à être complaisant; un non marron payé d'avance est le plus sot animal qui se puisse imaginer, il ne songe qu'à fumer sa pipe et à ménager son mulet. Nous le répétons, ce n'est guère qu'à Chamionix qu'on trouve encore des guides attentifs et d'agréable compagnie. Encore le nombre en diminue-t-il tous les jours, et cette année nous avons eu dans le guide Michel un échantillon des médiocres.

Nous avons décrit ailleurs cette montée de la Gemmi. Nous nous contenterons de donner ici une vue du sentier prise vers le sommet. Le ciel est

formidablement orageux, un vent impétueux balaye le col, le sommet présente un aspect inaccoutumé de désolation et de mort. Néanmoins on parle roman et littérature à l'arrière garde, comme en plein salon. C'est qu'on s'accoutume vite à tout, même à l'orage! c'est que la marche en montagne vous dispose ainsi, c'est qu'après tout, si l'on peut bien parler montagne en plein salon, on peut tout aussi bien jaser roman en pleine Gemmi. Quel roman d'ailleurs... Clarisse!



de deux heures, nous sommes à Kandersteg où l'aubergiste voudrait infiniment nous pêcher à la ligne de son auberge. Mais desiroux de pousser jusqu'à

En delà de la sommité et sur le revers opposé, il y a une petite auberge dite le Chalet de Schwarbach, où très-naturellement nous entrons malgré les représentations de la Bourse Commune qui se souvient d'y avoir prodigieusement souffert. Ohé! ce sont les mêmes hôtes!... On s'attend alors à des catastrophes qui ne manquent pas d'arriver; la Bourse se fâche, l'hôte se fâche aussi; la bourse paie, l'hôte empêche, et tout finit par là. Quand vous voulez être seulement plumés, allez dans les auberges de certains petits endroits; quand vous voulez être écorchés jus qu'aux os, allez à Schwarbach, ou dans tel autre petit chalet écarté, tenu par des pères de l'âge d'or, sur le Wangeren (Alp) (second chalet), par exemple, ou aux Mottets, dans l'allée blanche, vous sortirez de là squelette à satisfaction. Ici nous renvoyons le mulet qui portait ou plutôt qui ne portait pas nos sacs, parce que nos marrons de bier s'offrent à les porter pour cinq francs de France. Ces braves gens prétendent plus tard que ces francs de France là sont de duisse, mais d'un seul regard la bourse commune les fera rentrer sous terre tout rongis de honte, et tout ricanans de bassesse. Et là des beaux moments, la bourse commune!

La descente sur ce revers est délicieuse, hormis qu'il ne faut pas, comme fait M^r Töpfer, s'asseoir sur des troncs d'arbres résineux. Aubour

Früttigen, nous voyons l'appât sans y mordre, et nous nous bornons à attendre là nos porteurs demeurés en arrière. Toute la caravane barbotte et canalisée dans un petit ruisseau qui coule à deux pas, et Marcel en lunettes bleues robins ome poétiquement dans une île de trois pas de tour.

Le beau temps nous attend ici et tout le charme d'une belle soirée. Ce charme est doublé quand, en même temps, on retrouve au sortir de déserts sauvages une contrée riante et boisée. Malheureusement, une poutre de soixante pieds de long au moins voyage avec nous. Tantôt cette poutre nous court sus, tantôt elle devance et nous barre le passage, c'est la plus importune compagnie qu'on puisse se choisir, après le colonel pourtant. Mais pendant que nous sommes sur nos gardes voici sur la droite un grand craquement dans les rochers. Sauve qui peut! Madame Töpffer court encore. C'est un grand arbre que des bûcherons inclinent contre terre après l'avoir entaillé à sa base. D'aventures en aventures, et de rires en rires, après une marche de neuf heures nous arrivons à Früttigen, sans pluie, sans malades et sans échoués.

Les matelas, à Früttigen, ressemblent trop au beau relief des Alpes par M. Seney.





Aujourd'hui nous gagnons notre déjeuner au moyen d'une heure de marche jusqu'à Mullinen. Il y a toujours des taureaux sur cette route ce qui rend prudent. Il y a des corbeaux aussi et des gens qui vont aux foires avec leurs enfants chargés dans des paniers.

À Mullinen petit village bernois, l'hôtessse est anglaise. En conséquence Heath devient notre interprète et il nous commande un déjeuner contesté, et pensant encore à l'heure qu'il est. Ce qui est incontestable, c'est que le café a l'apparence d'une décoction de foin. Nous le trouvons néanmoins excellent, mais nous voudrions du raisin, dont le nom n'existe pas en anglais et nous échappe en allemand. À la fin on se souvient que c'est du Kirchmuss et tout aussitôt les trois tables se trouvent Kirchmussées à commandement. Le Kirchmuss ressemble pas mal à la thériaque de Venise et il jouit de propriétés tellement efficaces qu'il faut en user avec une sobriété mitieulause. Après déjeuner on joue aux quilles.

Partir de Mullinen nous gravissons le coteau d'Oschi d'où l'on découvre tout à coup Interlaken et les deux lacs: c'est une des plus belles vues de la

Suisse. De là, par un chemin bordé de haies et resserré entre des vergers, on redescend jusqu'à Leislingen petit hameau situé sur le bord du lac de Thoun. On peut de là continuer par terre, ou s'embarquer pour Neubaus: malheureusement le vent souffle, et M. Töpffer est un Amiral qui déteste à la fois et le vent et le large. Mais les bateliers lui proposent de nous conduire le long de la rive jusqu'à un endroit qu'ils appellent Louaach. Ça pour Louaach! dit-il, et il leur formule aussitôt son apophtegme de sûreté: Am Lande, Trinkgeld! Nicht am Lande, Kein Trinkgeld!

Cette rive du lac de Thoun est certainement plus jolie que la rive opposée, presque partout bordée de rochers. De ce côté, ce sont des coteaux qui for-



ment la base des montagnes: il y a des bois, d'agrestes villages, des anse-
où les pêcheurs abri-
tent leurs embarca-
tions, des bouquets de
noyers sous lesquels
jouent les enfans: en
tout plus de variété et
de pittoresque ^{beautés ignorées} depuis
que le bateau à va-
pour a été établi. De
ce bateau qui tient le
milieu du lac le tour-
riste voit bien un pa-
norama de monta-
gnes, mais il ne voit
plus du tout ce chan-
geant tableau des
rives.



Louaach est un endroit tout voisin de l'embouchure de l'Aar dans le lac, et quère plus distant d'Interlaken que Neubaus. Seulement, la route est de ce côté-ci bien plus agréable, sinueuse et ombragée, toute voisine des montagnes, au lieu d'être comme à Neubaus une poussièruse avenue encombrée d'omnibus et de carnièles. Ceci n'empêche Heath et Fairbairn de vouloir spéculer. Ils avisent un sentier qui coupe à travers champs et s'y engagent crânement. Mais voici un gros chien qui accourt en montrant de magnifiques oreilles: Heath et Fairbairn rebrousse crânement aussi, et ils arrivent avec nous à Unterseen où une collation nous est servie.

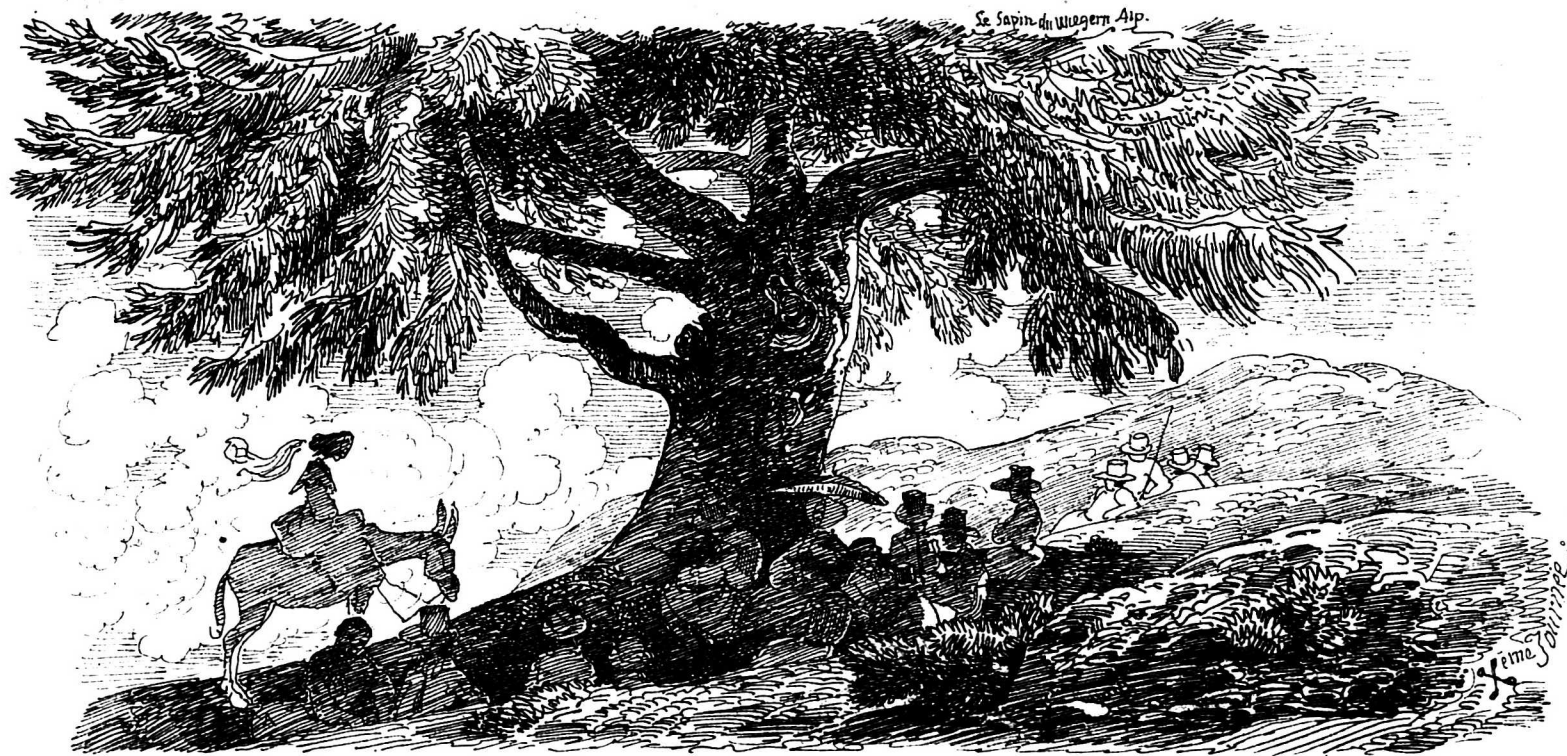
Interlaken est toujours plus fashionable. L'avenue est aujourd'hui presque entièrement bordée de pensions et de boutiques qui se font une active concurrence bien tôt ce ne sera plus qu'une rue. Il y a des cafés en nombre, des confiseurs, des salles de concert, des musiciens qui jouent des airs suisses (entre autres le galop de Gustave) pendant le dîner des touristes. Le tout est fort amusant à voir, surtout pour nous qui n'avons qu'à jouer du spectacle en passant. Car le séjour à Interlaken ne peut guère plaire aujourd'hui qu'aux touristes qui cherchent dans les montagnes la vie de salon, les agréments de Casino, l'étiquette aristocratique, et une heureuse occasion de se montrer dans tout l'éclat d'une toilette distinguée. Autour de l'avenue il y a une fabrique d'ouvrages en bois où nous allons faire nos emplettes.



M. Töpffer dépourvu de numéraire offre un billet en paiement. L'homme regarde ce billet, le retourne, et finalement l'empote. C'est pour aller consulter son cousin qui demeure à un quart d'heure de là. Le cousin approuve et le marché se fait; mais le temps s'est écoulé, et nous courons fort le risque de n'arriver pas aujourd'hui à Lauterbrunnen où, nous assure-t-on, nous n'aurons point de logements. Heureusement ceux qui assurent cela sont des aubergistes qui pêchent à la ligne.

De Interlaken nous voici harcelés par des guides marrons et non marrons qui ont attendu que nous fussions en route pour s'interposer sur leur proie. Tous ont un certificat qu'il faut lire, des qualités personnelles dont il faut oïr la liste. On les congédie vingt fois, vingt fois ils demeurent, ils poursuivent, ils font deux trois lieues à vos côtés, aux fins de vous compromettre en même temps qu'ils vous importunent. Près d'arriver à Lauterbrunnen M. Töpffer n'en traite pas moins de cinq après lui qui ne l'abandonnent que sur le seuil même de l'auberge, crainte des dormeliers. Au milieu d'un cortège pareil on joint moins des impressions pittoresques, et la condition de piston perd certainement une partie de ses avantages.

Le gros Monsieur qui exploite l'auberge de Lauterbrunnen est malade pour l'heure; mais bien sûr son œil veille; bien sûr, de son aire, le vieux va-tout compte ce qui entre, suppute ce qui se paie et surveille les va-toutillons qu'il emploie. Du reste, l'auberge a été agrandie, nous y trouvons des logements autant que nous en voulons, et nous serions ingrats si nous ne témoignons pas que nous y sommes traités cette fois, comme déjà la dernière fois, parfaitement bien, et au prix le plus raisonnable. Les va-touts eux-mêmes sont sujets à s'amender: presque jamais nous n'avons été corchés deux fois dans la même auberge. Celle-ci fréquentée uniquement par les touristes, est une des jolies de la Suisse, à cause de sa position, à cause aussi de sa fraîche propreté, de son architecture bernoise, et du concours des caravanes de tout pays qui y affluent pour voir le Staubbach et monter la Scheidegg. Et le drôle, c'est toujours le gros Monsieur, qui vit de ce Staubbach, qui s'enrichit de cette Scheidegg, sans avoir jamais bien compris ce que les gens y viennent voir.



Le Sapin du Wiegern Alp.

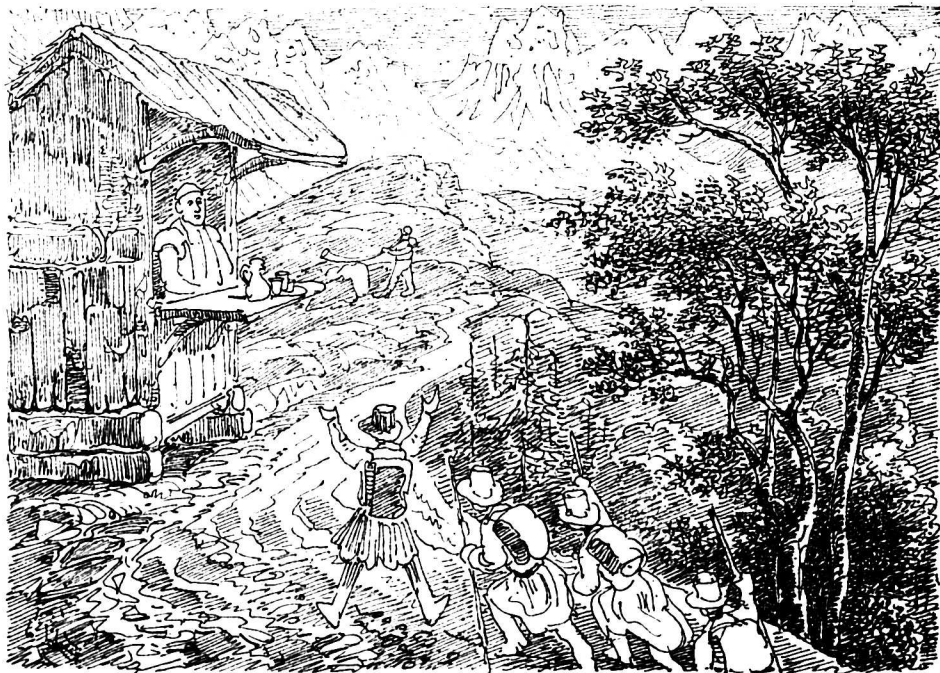
Ce matin DelaRive et Marcet manquent à l'appel. Sur la fin du déjeuner ils arrivent parfaitement trempés d'eau claire: ces deux Messieurs ont été observer le Staubach de très près. Dans la même salle déjeuner des Anglais et des Anglaises, les uns très nono, les autres assez ui ui. Les nono sont les anglais qui traversent tout le continent en gardant un silence digne et national beaucoup, ou qui ne font infraction à ce silence que pour répondre: No. — Les ui ui, sont, au contraire, les anglais qui, au besoin, saluent, s'entretiennent, interrogent ou répondent, sans craindre qu'un peu de bienveillante civilité les fasse prendre pour des Français.

Le Staubach, comme l'Arpenaz, se dissipe en vapeurs bien avant d'arriver au sol. C'est une cascade admirablement placée dans le paysage de Lauterbrunnen; mais, comme chute d'eau c'est peu de chose et curieux à peine. Tout auprès il y a des chantons qui tyrolisent à tous venans. Il y a des marchands d'objets en bois, il y a des canonniers à un franc par coup; nous nous donnons de tout, à la hâte un peu, car le soleil avance dans sa carrière et menace d'embraser tout à l'heure les

pentés que nous allons gravir. Les plus rapides sont justement les premières : c'est à se vaporiser totalement. Au dessus, on contourne des croupes gazonnées sur lesquelles le sentier s'élève obliquement. Après avoir perdu de vue Lauterbrunnen, l'on se trouve insensiblement en face de la chaîne centrale des Alpes bernoises.

Des allemands montent en même temps que nous, la pipe à la bouche, l'habit sur l'épaule, en compagnie d'une jeune dame, sœur ou épouse de l'un d'eux. Ils vont sans guide, s'égarant sans s'en impatienter, rejoignent sans presser le pas, et là où d'autres se croiraient essoufflés, ils chantent en chœur les airs de la patrie. Ils ne sont ni *ni ni*, ni *no no*, mais allemands purement et simplement, qui n'ont que faire d'autre compagnie que leur pipe, ni d'autre langage que le pur daxon.

Cette Schidegg est exploitée sur les deux revers par les pâtres. Mais, de ce côté-ci, un pâtre d'esprit a eu l'idée de tenir de l'excellent thé tout prêt pour les voyageurs.



Nous vidons saboullone avec un indicible plaisir. Que n'y a-t-il partout dans les montagnes des établissemens comme celui-ci ! Rien en effet ne désaltère, ne délasse et ne rafraîchit à la fois, comme deux tasses de thé ; au lieu que rien n'échauffe, n'irrite la soif, et ne coupe les jambes comme ces eaux glacées dont le murmure, comme le chant des syrènes, vous convie incessamment à votre perdition. Plus haut, un autre pâtre canonne à trois batzen le coup, plus haut encore, c'est un long cor des Alpes dont un enfant se sert pour faire chanter les échos. Cette musique est charmante. Le cor entonne par tierces ou par octaves, et ces sons successifs réfléchis à plusieurs reprises par les rochers, se rencontrent et forment ensemble des accords d'une parfaite justesse. Les sons gutturaux, si familiers aux pâtres des Alpes, sont une musique de même sorte destinée à produire les mêmes effets.

Près du sommet, il y a un grand sapin qui jette en avant des bras noueux, comme pour appeler à lui les voyageurs en détresse et les défendre contre l'assaut des tempêtes : pour l'heure, nous ne lui demandons que de l'ombre ; et par reconnaissance nous lui faisons son port

trait. Cet arbre est isolé. Couronné de sa chevelure sauvage et cuirassé de sa rude écorce, on dirait le géant des forêts qui, sorti des rangs, défie l'ennemi, et cherche dans une lutte inégale le triomphe ou la mort. Tout autour, la terre durcie et battue des orages ne nourrit qu'une herbe courte et robuste qui s'y cramponne plutôt qu'elle ne s'y balance, et l'air à cette incomparable pureté dont le charme si vif se communique à toutes les impressions, en même temps qu'il double celui du bien être et du plaisir.

En arrivant au chalet (le premier chalet) nous sommes comme éblouis par le spectacle qui est sous nos yeux, la Jungfrau tout entière, la pyramide de l'Eiger, les vives arêtes du Silberhorn, et des fleuves de glaces, encaissés de toutes parts entre les parois de granit. Nous nous hâtons de prendre quelque chose, pour revenir nous étendre sur le gazon en face de ces merveilles. Durant ce temps, arrivent des deux côtés d'autres touristes, les allemands chantent, nos touristes ^{italiens} broutent des ambres aillés et d'autres font des feux avec d'autant plus d'amusément, que le combustible est rare et qu'un écot est une trouvaille. Bientôt des craquements se font entendre, une poussière argentée s'élève, adieu feux, chants, ambres aillés. C'est là! là s'écrie-t-on, et tous les regards accompagnent dans sa majestueuse chute l'avalanche qui gronde et détonne avec tout le retentissement de la foudre.

Pour les touristes qui se bornent à parcourir les sentiers battus par leurs devanciers, nous sommes portés à croire que la course de l'Oberland est plus intéressante en somme que celle de Chamonix. Non pas sans doute que la nature y soit aussi colossale, mais on s'approche davantage, l'on voit mieux et avec plus de facilité. Ce qui est indubitable, au reste, c'est que des circonstances tout-à-fait étrangères au pittoresque, ou même au grandiose des aspects, ont déterminé le choix des endroits où affluent encore aujourd'hui les touristes, et il est à croire qu'avant peu d'années ils visiteront des lieux où il n'y a à présent ni auberges, ni sentiers presque. Déjà on parle de la vallée de Jematt qui s'ouvre à Triège dans le haut Valais, et des glaciers du mont Cervin, comme offrant des beautés et des horreurs d'un caractère plus grand ou plus intéressant que ce que l'on va voir à Chamonix et dans l'Oberland. C'est du moins ce que nous ont affirmé des personnes qui l'ont visité cette année, et c'est ce que l'on peut inférer de la relation d'une tournée scientifique entreprise par M. Agassiz et quelques savans, qui a été insérée dernièrement dans la Bibliothèque Universelle de Genève. Le grand glacier de l'Eleisch, dans le haut Valais, présente aussi d'incomparables beautés. C'est l'avis de Mad^{emoiselle} Mouton et de quelques aubergistes du Valais qui voudraient fort pêcher à la ligne de leurs auberges les touristes de Chamonix et ceux de l'Oberland.

De l'endroit où nous sommes assis, l'on voit au bas de la montagne un tronc d'arbre mutilé qui ressemble à un capucin en contemplation. Chacun, et Heath aussi, comprend que ce ne peut être qu'un tronc d'arbre. Cependant les malins se mettent à prétendre que c'est un capucin, Mad^{emoiselle} Topffer parie un coup de canon que c'est un capucin, et voilà Heath qui ne manque pas d'accepter le pari et de partir pour une tournée de vérification, au grand plaisir des malins. Le défaut de Heath, ce n'est pas d'être crédule, c'est de supposer chez les autres, et chez les dames surtout, une bonne foi que ne comporte pas toujours la plaisanterie. C'est là un défaut qui ressemble fort à une qualité aussi rare que délicate.

Après cinq heures passées de ce bel endroit, nous nous mettons en route pour Grindelwald, et bientôt nous découvrons au delà de l'Eiger, le Wetterhorn, et les pentes vertes de la grande Schidegg. Sur ces revers, les ambres aillés abondent, les pignons aussi, le rhododendron aussi, mais il n'est plus en fleurs, la saison est trop avancée. Ce qui abonde encore, ce sont les huttes, les vendeurs de ceci et de cela, et une petite cabane où un homme débite des assiettes de fraises arrosées de vin et saupoudrées de sucre. Cet homme a aussi un canon. Heath veut entendre; le coup part... on n'entend rien, mais l'homme vous montre en le suivant du doigt cet écho que l'on entend pas, et Heath éclate de rire, en trouvant qu'une mystification si drôle vaut bien trois batzen. Plus bas, on nous montre un renard, un blaireau, plus bas ce sont deux jeunes filles qui chantent des airs du pays avec tant de justesse et de simplicité que force est de s'étendre sur le gazon pour écouter ces agréables concerts. Heath qui sait manger, sait écouter aussi et la musique en fait aussitôt un homme silencieusement livré aux

émotions douces ou graves, mélancoliques ou vives qui fait naître une expressive mélancolie.

Qui donc compose ces airs, ces ballades que chantent ces femmes ? Où se tiennent ces Orphées de montagne ? Et n'est-ce pas un trait bien intéressant de ces vallées que la façon dont s'y sont développés et dont s'y entretiennent parmi des



pâtres ignorants d'ailleurs, ce goût et cette aptitude pour l'art musical. A la vérité ces mélodies sont simples, peu variées, d'un mouvement paisible et régulier qui n'admet aucune expression dramatique ou passionnée, mais c'est pour cela justement qu'elles reflètent si bien le caractère des gens et de la

contrée, et qu'entendues sur les lieux, fortuitement, en face de ces doux pâturages couronnés de pics immobiles et resplendissants, elles ont un charme si vif et si plein. Appelez ces chanteuses dans un Casino, faites toilette pour aller les écouter deux heures durant à la lueur des lampions ; vous avez au lieu de musique une longue triole. Il y a des fruits qui ne



sont bons que là où ils croissent.

Nous arrivons de jour à Grindelwald où affluent des touristes que la beauté de la journée a mis en mouvement. Une société d'Anglais, nous apprend-on, a donné ordre à son courrier de retenir des logements dans celle des deux auberges où ne descendrait pas la *portion*. Ainsi nous avons été officieusement annoncés comme d'insociables tapageurs, et ces obligeants touristes risquent fort de nous faire fermer les deux uniques auberges de Grindelwald. C'est par trop nous. Ce qui explique cette démarche, sans la justifier pourtant, c'est que ces Anglais, ne nous ont encore ni vus ni rencontrés, et qu'ils ignorent que, excellens dormeurs nous mêmes, nous n'avons ni le tems, ni l'habitude de troubler le sommeil d'autrui. En revanche, il y a des touristes qui troublent sans hésiter quiconque et quoi que ce soit pour s'assurer dans toute sa plénitude leur petit confort à eux, qui placent leurs convenances personnelles bien avant tout sentiment d'égards ou de bonté, et qui tendent à faire des auberges un théâtre d'égoïsmes se querroyant les uns les autres, ce qui est bien le plus vilain spectacle auquel on puisse assister.

Pourtant nous sommes reçus à l'auberge et parfaitement accueillis; bien plus, à la place de ces Anglais qui nous fuient, nous trouvons un Monsieur et une Dame qui nous recherchent, qui nous demandent d'être des nôtres pour passer demain la grande Scheidegg; nous trouvons d'autres Anglais fort affables, nous trouvons des connaissances, des amis.... et c'est ce qui empêche que nous ne sentions trop vivement la privation de ces touristes qui nous fuient. Pendant le souper, entrent des chanteuses, et Marcel met dans la trelire un demi batzen d'emprunt, n'ayant, dit-il, que de l'argent blanc. C'est une fashionable façon de voiler les horreurs du dénuement sous les dehors d'une opulence presque inopportune.



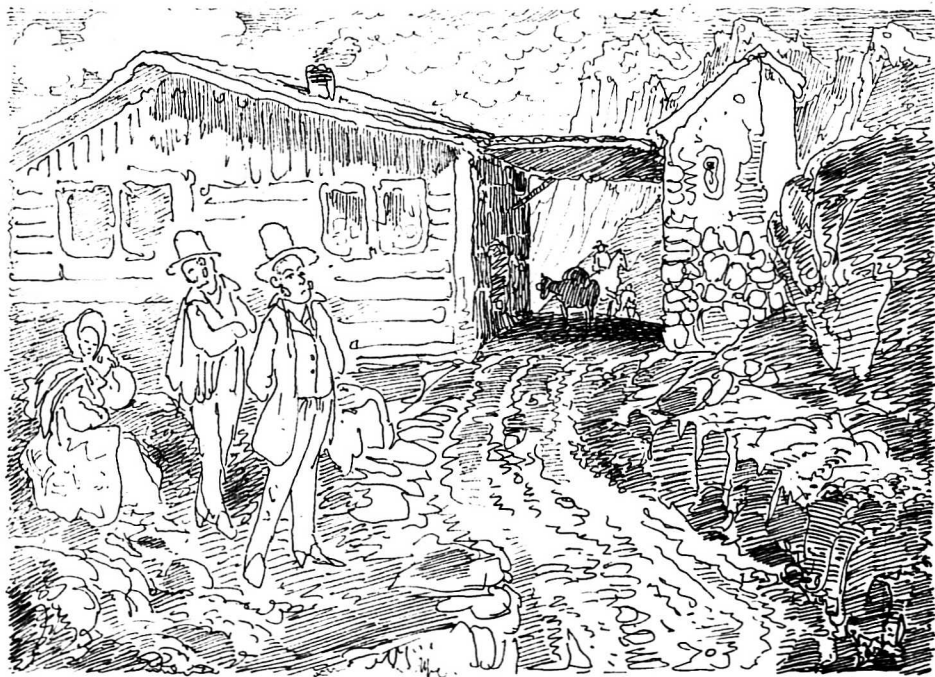


Ce matin, notez-bien, il n'y a pas l'apparence d'un seul petit nuage dans tout le firmament. Nous partons accompagnés d'un mulet sur lequel personne, ni Mad^e Duval, ne veut monter, et de nos deux touristes incorporés qui cherchent au milieu de la Caravane. Au bout d'une heure, halte pour visiter le glacier supérieur de Grindelwald. Ici, par une cuverture que les intéressés ont soin d'entretenir, l'on pénètre dessous le glacier et l'on y jouit non seulement d'une sorte de teneur presque trop vive, mais d'un spectacle aussi unique qu'admirable. Par un étroit couloir pratique dans la glace, on arrive dans une salle toute saphir et azur-marine. Rien au monde ne peut donner l'idée de l'austère magnificence de ces couleurs, non plus que de ces enfoncemens diaphanes où l'œil plonge sans rencontrer ni fond ni obscurité. Au fond de la salle quelques rayons égarés du jour extérieur viennent se concentrer en trois étoiles d'or qui brillent d'un incomparable éclat sur cette glace verdâtre: pour cette fois l'on se croit bien et dûment transporté dans quelque palais enchanté.

Au moment où nous quittons ce glacier, voici une magnifique avalanche qui tombe des sommets du Wetterhorn jusqu'à sa base toute voisine de nous.

La glace, de bonds en bonds, finit par se résoudre en une fine poussière, au moins en jugeons-nous ainsi à distance. Mais Dela Rivière et Bouzô qui veulent en juger de près, quittent l'esentier et s'en vont longer les débris de l'avalanche. Ils trouvent que cette fine poussière se compose tout entière de blocs dont quelques uns sont gros comme d'énormes pierres à bâtir. A chaque instant, à propos des phénomènes alpestres on fait des erreurs semblables, et c'est ce qui explique comment il y a des touristes que rien ne surprend, une immense avalanche pas plus qu'une traînée de farine ou de poudre de perlumimpin.

L'un des voyageurs réfléchissant ici que son pantalon a subi dans une région quelconque d'immenses solutions de continuité, s'assied par terre, ouvre son



bavresac, en tire une paire de bas et se chausse de neuf. Sur de nouvelles réflexions, il change aussi de pantalon, après quoi, dans y réfléchir, il s'assied dans un terrain boueux dont il ne peut sortir qu'en marchant dans la vase. En moins de rien voilà un particulier qui n'a plus à choisir qu'entre le troué et le croqué, mais content néanmoins, et aussi peu comblé sous le poids de sa misère que sous celui de son argent blanc. Il lui reste d'ailleurs ses lunettes, sa bourse, et assez d'années devant lui pour changer son amusement d'ouï-dire en un usage prévoyance.

Cette Scheidegg qu'on appelle grande paraît moins élevée que l'autre. La montée est longue, mais pas abrupte. Au sommet l'on bâtit une trappe à prendre les touristes. C'est un pavillon au travers duquel le propriétaire a en soin de faire passer les entiers. Les nonnes debier y arrivent en même temps que nous. Ce sont deux grandes jeunes milords à sous-pieds, et une dame qui baille ployée dans un manteau, les figures les plus ennuyées du monde. Ils s'informent auprès de David de l'auberge où nous comptons loger à Meyrin-

gen, et David a l'idée de leur indiquer celle où nous ne comptons pas loger; d'où il résulte que nous pourrions bien nous rencontrer tous au *sauvage*. Après une halte sur ce sommet, nous redescendons le revers opposé jusqu'à Rosenlavi où nous faisons un petit repas.

Rosenlavi est une station intéressante. Il y a une belle cascade, un glacier qui ne ressemble pas à tous les autres et devant ce glacier, une fissure profonde où il précipite des eaux avec un fracas épouvantable. Un pont jeté sur cette fissure permet à l'œil d'en sonder les abîmes, et des pâtres de l'âge d'or se trouvent là pour y faire tomber d'énormes blocs de roche. Tout cet endroit est magnifiquement sauvage, tourmenté, tumultueux, tandis que, par un contraste

charmant, le rhododendron y émaille de ses douces fleurs la corniche des rochers et le penchant des abîmes. Ce qui est moins charmant, c'est que le ciel, si pur ce matin, se couvre subitement, et à peine sommes-nous engagés dans la descente de Meyringen que l'orage éclate et la pluie tombe par torrents. Cette cascade imprevue nous ôte l'envie de nous détourner pour visiter celle du Reichenbach, en sorte que nous poussons droit sur Meyringen, où Marcel pour être au sec, rentre dans son patibulon troué.

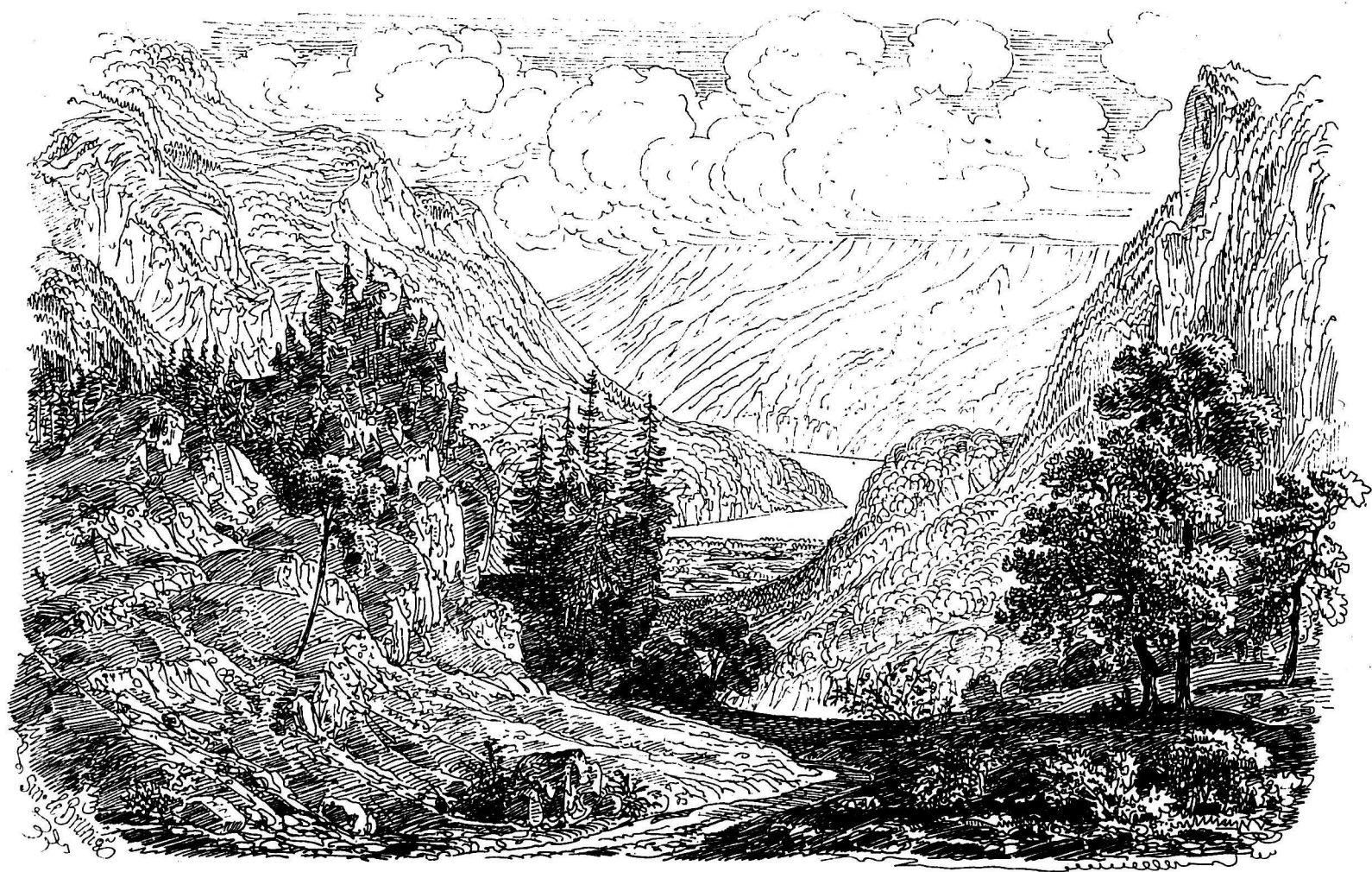
Nos deux touristes incorporés viennent à Meyringen pour voir le lendemain une grande fête qui attire dans l'endroit tous les montagnards des vallées voisines habillés de leurs différents costumes. Ce doit être très-beau. Malheureusement ils arrivent tout juste pour apprendre du Monsieur même qui, d'Interlaken, leur a décrit tout le charme de cette grande fête, qu'il n'y a jamais eu de pareille chose à Meyringen, et que les gens ne savent ce qu'il veut dire avec sa fête. Ce pauvre Monsieur est tout mari; si nous avions une fête nous la mettrions à sa disposition. Ce qui l'afflige aussi, c'est que d'autres familles conviées par lui doivent arriver le lendemain, sans qu'il ait la moindre petite fête à leur offrir. Si j'avais su! dit-il. Et il a parfaitement raison; mais il a oublié de s'informer.



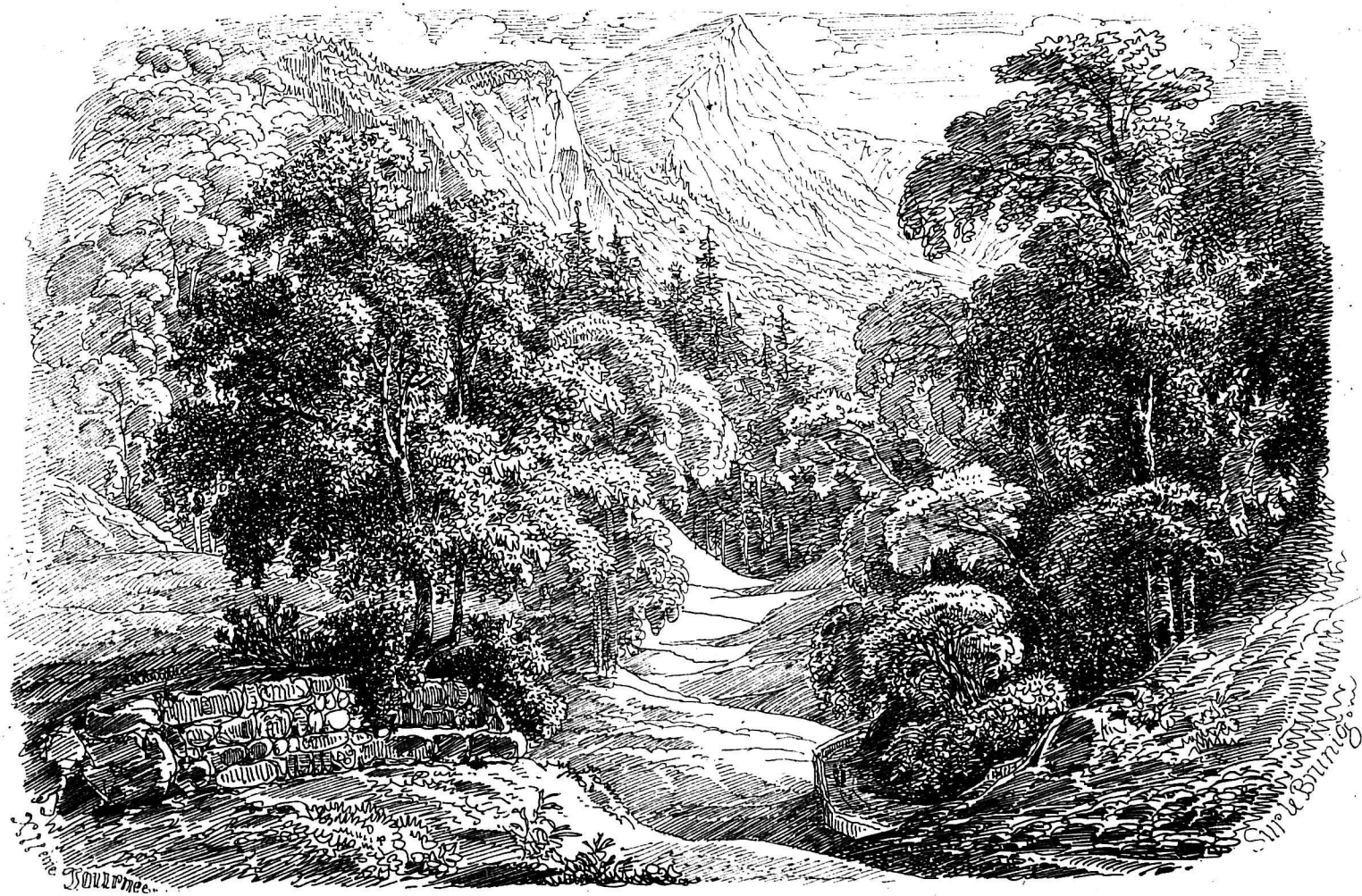


Dès le matin arrivent les personnes qui viennent voir la grande fête. Il pleut ferme. Ces personnes descendent de voiture en regardant de tous côtés pour trouver le côté où est la grande fête. Il pleut ferme. Elles demandent si c'est déjà commencé. On leur répond que depuis hier la pluie n'a pas cessé, mais que ça va finir. Pour nous, Dès que ce moment est venu, nous nous décidons à partir après avoir fait ici encore des emplettes d'objets en bois. Marcel achète un instrument pour appâter la balade, qui se casse entre ses doigts. Ce n'est rien, dit-il, on le regommiera.

Notre projet est de traverser le Brünig. Quelle charmante montagne que le Brünig, et faite tout exprès pour les peintres. Sur les deux vers, des points de vue charmants et merveilleusement encadrés. Sur le sommet les solitudes les mieux boisées, le pastoral dans tout son charme et sa noblesse, des études d'arbres, de rochers, de terrains, des tableaux tout composés. Cet endroit rappelle les beaux paysages que l'on admire au delà de St. Laurent du Pont, lorsqu'on va visiter la Grande Chartreuse. En effet le Brünig, à cause de son peu d'élévation présente une végétation vigoureuse, à la vérité mais variée, élégante, et l'on



peut y venir étudier plutôt encore les beautés pittoresques du paysage en général, que le caractère de la nature suisse ou de la nature alpestre en particulier.



De nos artistes, les uns étudient donc, les autres font des feux à tout bout de champ.

Nous avons décrit ailleurs la vue que l'on découvre en arrivant au haut du sentier qui descend sur Lungern. Ce sentier lui-même, et plus rocheux, plus moussueux, plus élégamment ombragé encore, que ne le sont les chemins si renommés qui conduisent à la Grande Chartreuse. L'on ne saurait rencontrer nulle part un plus complet assemblage de tous les éléments qui concourent à former non pas un site mais un penchant de mont pittoresque; partout fraîcheur, partout velours verdoyants et fleuris, partout des plantes sveltes; des troncs élancés dont la grise écorce est tachetée tantôt de mousses sombres, tantôt de clairs lichens, et ci et là des tronées dans le feuillage qui laissent entrevoir le lac de Lungern et ses charmans promontoires. Nous arrivons ravis et affamés à l'auberge de Lungern.

Un voyageur s'installe à l'extrémité de la table où l'on nous sert une modeste collation de pain et de fromage. Marcel qui est placé sur les confins des deux repas, se trompe de mets et dîne d'une main avec le Monsieur, tandis que de l'autre il prend son fromage chez nous. On lui fait signe. Marcel ne s'était aperçu de rien, ni le Monsieur non plus.

Le temps s'est mis au grand beau. Il est dimanche, les cloches carillonnent, les gens ont leurs plus beaux habits, tout a un air de fête et nous aussi qui suivons gaiement la rive du lac Lungern.

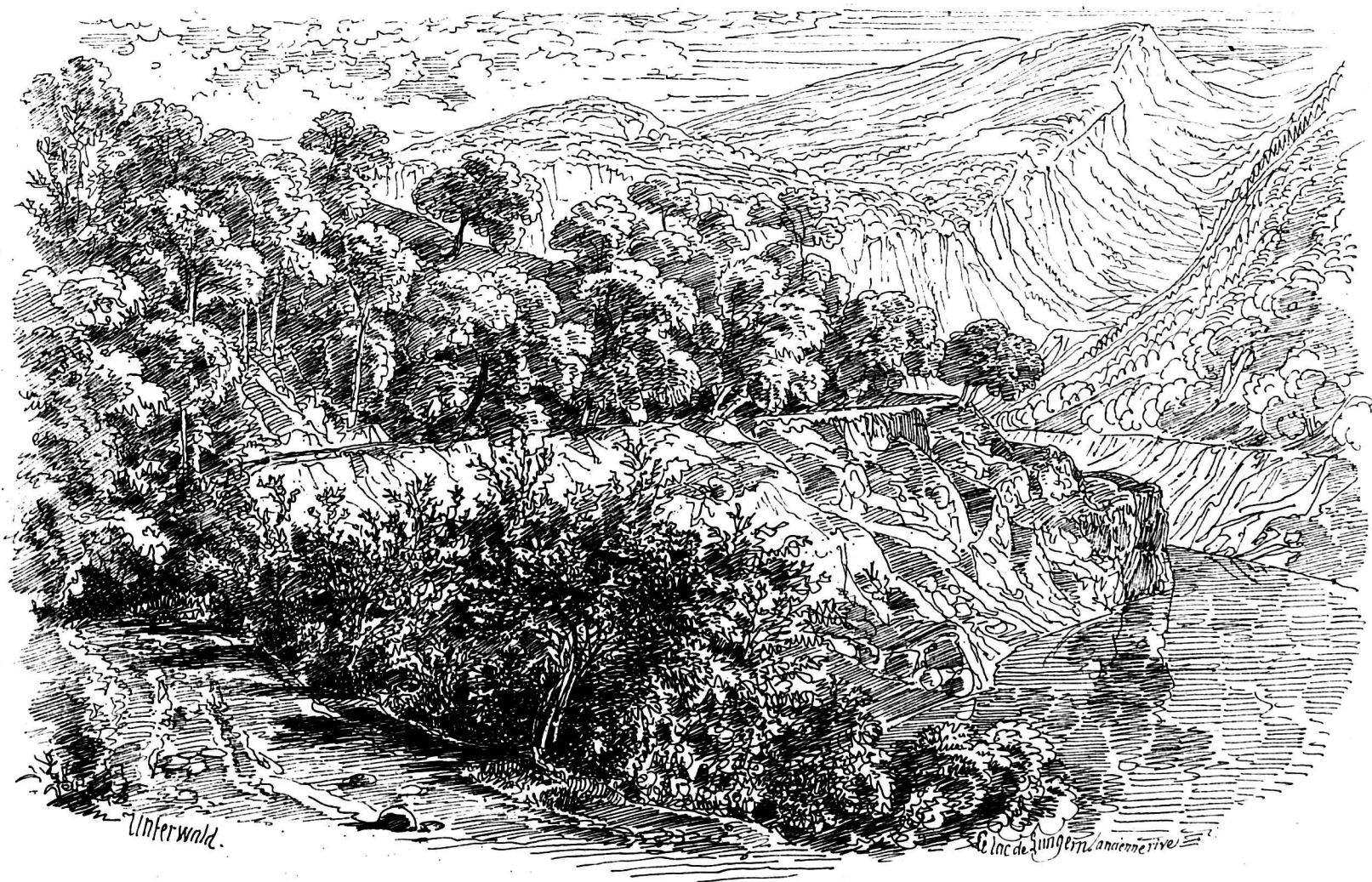


Depuis que l'on a en partie vidé le lac, cette rive se trouve élevée de quatre-vingts pieds environ au dessus du niveau de l'eau, et le chemin se trouve avoir à droite des bois, à gauche une pente rocheuse et d'excharmée où l'on a tenté par ci par là quelques essais de culture. Il y a deux ans nous fîmes près de Lungern des piéportant arbres et maïs qui n'étant plus retenus par la pression des eaux étaient descendus dans la plaine; mais ces accidens ont cessé, et les déchirures du sol sont déjà masquées par la culture et la végétation (*Voyez d'autre part p. 46*).

On sortir de la vallée de Lungern s'ouvre la vallée de Sarnen, plus large, plus riante et dont les pentes doucement inclinées viennent mourir dans le joli lac de même nom. Au moment où nous atteignons la rive l'onde est tranquille, le soir radieux, et des bateliers sont là qui nous font d'irrésistibles propositions. La Bourse commune elle-même s'y laisse séduire et un grand bateau reçoit la cargaison présente. C'est toute la caravane moins certaine avant garde à qui il est piquant d'apprendre que se séparer nuit, et se trop hâter nuit. Quel on se figure en effet le plaisir de se prélasser dans un bateau après si longues marches, à l'heure du soir, dans une contrée nouvelle, et le long d'une rive charmante! A huit heures nous sommes à Sarnen où l'avant garde nous attend depuis une heure.

L'auberge où nous descendons est tenue par un gros Monsieur rond comme une boule, yeux ronds, tête ronde dans sa personnel intelligence seule est carrée. Il nous explique les propriétés agréables du jeu nommé *la solitaire*. C'est un jeu, dit-il, très-choli, pour un seul homme, quand il est seul et qu'il n'est pas choli avec un autre homme parce qu'il est seul. Alors il chole toute seule parce que... et ainsi de suite. Du reste ce bon Monsieur roule au

tour des tables pour s'assurer que nous sommes bien servis, et s'apercevant que nous goûtons fort certaines trinités saumonées, il roule vers la cuisine pour donner ordre que l'on nous en serve des nouvelles. Après quoi il roule de nouveau dans la salle pour jouir de notre parfait contentement. Ce sont ses filles qui apprennent, qui



servent, qui desservent: lui-même est un des gros magistrats de l'endroit et il entend bien ne pas déroger en se faisant le serviteur hospitalier des hôtes qu'il héberge.

En toutes choses l'Unterwald est un Canton encore très-primitif. L'on y pénètre que par le sentier du Brünig, ou par le lac des quatre Cantons. Il n'y a point de gazettes, à peine une ville. L'on sait comment les hommes d'Unterwald défendent leur bout de patrie contre quiconque en veut à leur indépendance. Mais par conséquent ils ne savent ce que c'est que le lien fédéral et professent que les affaires de chacun ne concernent que chacun. Ce sont des hommes forts mais pas éclairés. C'est leurs hommes sont plus éclairés, mais pas si forts. Pour être indulgents à leur égard, il faut se représenter que si tous les Cantons n'étaient qu'éclairés ce serait une bien petite garantie de l'indépendance de la Suisse, tandis que si tous étaient forts à la manière de l'Unterwald, cette indépendance serait à jamais en sûreté.



Par une fraîche et radieuse matinée nous nous acheminons sur Alpnach où nous devons déjeuner et nous embarquer pour Lucerne. De toutes parts l'on

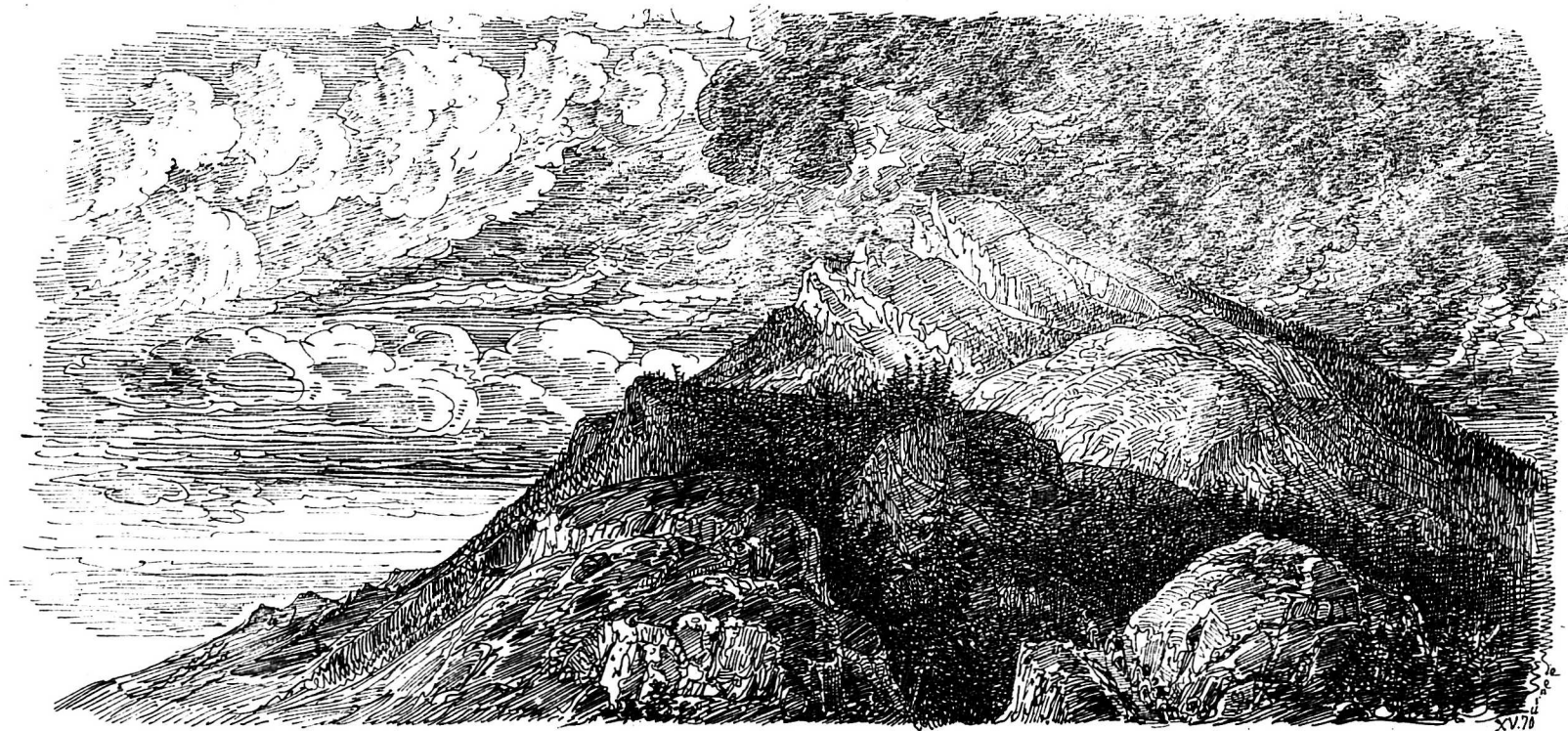
voit des gens se rendant à l'église. Ces gens, hommes et femmes sont vêtus avec ce genre de propreté qui est signe d'ordre et d'agreste aisance; et l'on se figurerait difficilement des peuplades qui présentent à un plus haut degré l'image d'un modeste bonheur fondé sur le travail, les mœurs et la liberté. Nos églises de village sont des masses à côté de l'église élégante d'Alpnach, nos paysans, même aux jours de fêtes, ont l'air de journaliers endimanchés à côté de ces montagnards fleuris de sautoie, décens de tenue, et proprement habillés de la laine de leurs moutons et des toiles que leurs femmes ont tissées.

À déjeuner Heats trouble dans des travaux de fondations, s'irrite, s'indigne, combat à grands coups de serviette, mais il attrappe les tasses et manque les guêpes. Tout le monde lui vient en aide et l'hôte aussi qui n'y comprend rien. À la fin Heats exaspéré, abandonne miel et tartines et s'en va chercher une retraite où il puisse excréter librement les guêpes et accessoirement les hannetons aussi. Déjeuner manqué, journée manquée! Sur quoi maintenant après le prochain dîner?

Pendant ce repas le vent s'est élevé et l'Amiral au moment de s'embarquer sent son cœur défaillir. Alors il a recours à la formule: Am Lande! et nous côtoyons tous les contours du rivage. Par contre le golfe de Winkel est uni comme une glace! Des hurras l'annoncent, et l'Amiral devenu audacieux permet aux deux embarcations de prendre le large! De Winkel à Lucerne il y a une heure de marche.

À peine entrés dans la ville nous voyons une cavalcade de bulans et d'amazones, avec musique en tête. Ce sont les artistes d'un Cirque Olympique; celui de M^r Garnier qui annoncent sur les places la représentation du soir. Nous nous proposons d'y assister. En attendant nous allons faire toilette et aussitôt après visiter les curiosités de Lucerne. Le Lion d'abord, avec son Cicérone toujours le même, toujours fleuri de visage et d'uniforme, toujours recommençant sa petite histoire du dix Août en termes identiques, avec pauses et parenthèses absolument pareilles! Ce brave homme, quoique bien âgé, change moins d'année en année que le Lion lui-même, qui offre déjà des symptômes de dégradation. La pierre est tendre, friable, l'enduit humide, on peut prévoir que ce monument vivra moins longtemps que le souvenir qu'il est destiné à perpétuer. Nous visitons ensuite l' Arsenal, le Cimetière si curieux par ses inscriptions, et si beau par son site, la Cathédrale enfin, dont tous les trésors sont étalés sous nos yeux par un sacristain qui a la voix faible, le timbre éténu, et la réplique bonnie au mot logarithme avec lequel il répond à tout.

Dîner du tout grand genre au Cheval Blanc, puis nous portons nos personnes au Cirque! Loure M^r Garnier! quelle déchéance! Une grande tente circulaire, quatre champions moirans, la grosse caisse et une clarinette, et au milieu de cette misère profonde des poses gracieuses, des sourires, cinquante ans de gloire, Otello, toute la mythologie! C'est trop triste pour être risible. Les prix sont au grandissime rabais, et nous formons le gros de l'assemblée.



À l'auberge du Cheval blanc l'on est réveillé dès l'aube par des milliers de quiqueri qui, les uns rauques et mélancoliques, les autres clairs et effilés, les autres phthisiques et essentiellement ratés. C'est que la Cour de l'hôtel y sert de basse Cour, usage singulier pour une auberge d'ailleurs excellente. La pluie tombe par tourrens, et nous recommençons à déjeuner pour voir venir.

Vers midi le temps se découvre et nous nous proposons d'aller à Weggis par le bateau à vapeur, qui part tout à l'heure. Mais, tout notre linge est encore chez une princesse de blanchisseurs qui dédaigne, dit-elle, de le rendre dans l'état où il est. On l'y force, le linge arrive, on le distribue au hasard, on l'entasse dans les sacs, on s'achemine en hâte... "Accourez! accourez! nous crie un homme effaré, le bateau n'y peut plus tenir!" Un bateau à vapeur qui n'y peut plus tenir! Nous accourons; le bateau tient encore, mais c'est nous qui éclatons de rire.

Il y a du beau monde sur le bateau, et un nouveau Capitaine qui nous apprend que pour aujourd'hui il ne touche pas à Weggis comme d'ordinaire, mais que

les barques viendront prendre les passagers au milieu du lac. Tout aussitôt M^r. Töpffer reprend son grand sérieux, car le ciel est à l'orage, il venté furis, et si le large est à craindre, c'est surtout sur ce lac. Heureusement ce capitaine-là se trouve avoir des entrailles, et comprenant l'inquiétude de M^r. Töpffer il se décide à approcher de Meggis, et il vient lui en donner l'assurance. Voilà un Capitaine! un Capitaine qui se doute que si la vitesse du service est quelque chose, la sécurité des passagers, et au besoin leur vie, est quelque chose aussi. Nous débarquons à Meggis, et une nuée de guides et de porteurs se rue sur nous. Sur le nombre nous en prenons un et demi, un homme et son petit garçon.



Si l'Unterwald offre le spectacle d'une population aisée, fière, et tout occupée de ses travaux, Meggis et les environs du Righi présentent à la vue un ramassis de gens pauvres, mendiant leur salaire, et uniquement occupés d'exploiter les touristes que les bateaux jettent sur leur rive. La mendicité y a fait de tels progrès qu'on a dû la proscrire, ou plutôt l'organiser. Des trones autorisés sont établis dans les auberges, et des hommes sont chargés de recueillir des offrandes pour les pauvres du Righi. Cela désole un peu cette contrée d'ailleurs si belle. Du reste le même mal étend ses ravages au pied de toutes les montagnes fréquentées des touristes. Chacun s'y fait guide, c'est-à-dire, joue à la loterie des écus de six francs, et échange dans ce nouveau métier les habitudes simples du laboureur ou du journalier, contre le goût d'une vie errante et le besoin d'une nourriture plus recherchée.

De tous côtés le Righi présente de magnifiques points de vue; mais le Righi lui-même n'est pas une montagne bien belle à voir ou à parcourir. Les rochers formés d'un pudding d'un rose violet qui a quelque chose d'une couleur artificielle, y sont superposés en couches régulières, et ne présentent que des formes sans caractère. Il n'y a ni belles forêts, ni végétation remarquable, si ce n'est à la base de la montagne pourtant. Du reste le côté de Meggis est à ces différents égards le moins beau: un artiste n'y trouverait guère de quoi enrichir son portefeuille. De plus, le sentier est sans ombrage et c'est presque une bonne fortune pour nous que d'avoir à le gravir par un temps nébuleux. Dans ce moment la scène est au ciel, le mouvement est au ciel: d'innombrables armées de nuages ici scintillant d'éclat, là sombres et menaçants, accourent de l'horizon vers les noirs sommets de la

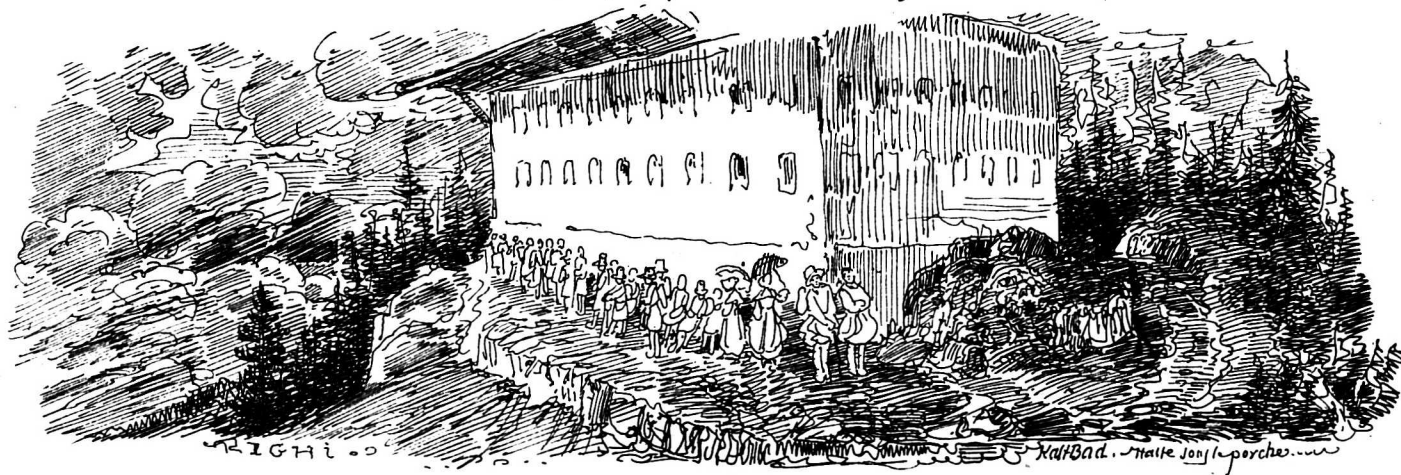
montagne comme pour s'y livrer bataille. Nous bâtons le pas.

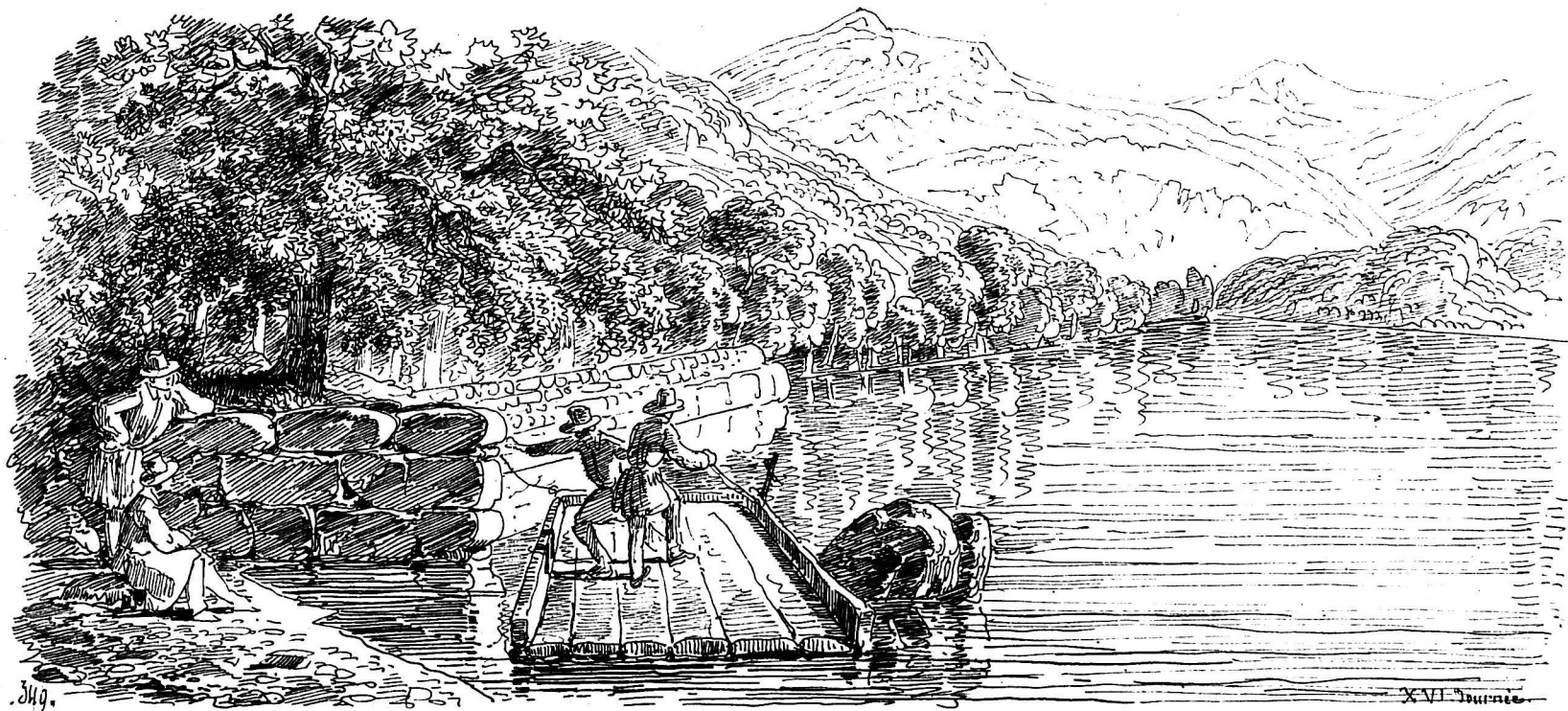
Notre projet est d'aller coucher au Culm, pour y assister le lendemain au lever du soleil. Mais arrivés à une heure du Culm au Kaltbad (maison des bains) le ciel paraît si extraordinairement agité que, bien qu'il ne pleuve point encore, nous nous rassemblons instinctivement sous le porche de la maison des bains. Là on tient conseil, et bienheureusement, l'on conclut à y demander l'hospitalité. Nous entrons. Tout aussitôt un grand coup de tonnerre fait trembler la montagne, et des nuées tombent avec le retentissant fracas de pierres qui s'entrechoquent une grêle pesante et serrée. En moins d'une minute la montagne a disparu sous une couche épaisse de grêlons dont plusieurs recueillis par nous sont gros comme des noix de belle taille. Que serions-nous devenus, séparés les uns des autres, dans ces pentes sans abri, et lapidés par cette grêle furieuse! Que seraient devenus les petits d'entre nous?..



Il y a ici des bains d'eau glacée, et encore quelques baigneurs qui achèvent leur cure. De ces baigneurs qui sont venus pour se fortifier, la plupart ont l'air forts à faire trembler. Est-ce déjà effet de la cure? Sont-ils des échantillons qu'on entretient, des amorces pour pêcher à la ligne? Tant il y a qu'un de ces baigneurs s'il continue de se fortifier, éclatera un jour comme un tube trop chauffé. Au surplus ce sont les tempéraments forts qui d'ordinaire s'alarment le plus vite d'une petite diminution de force, quand d'ailleurs pour s'aller mettre quotidiennement sous une chute d'eau qui tombe de vingt pieds de haut on il faut n'être pas pot cassé.

Nous partageons le souper des baigneurs. C'est de la viande au sucre et des pruneaux cuits: régime pas tant fortifiant. Dès que nous sommes au lit, il éclate dans la bas un tumulte sonore de danses furibondes. Ohé! seraient-ce les fortifiés qui dépensent ainsi leur vigueur?...





XVI Tournee.

Soir lever le soleil, c'est un goût que tout le monde n'a pas; plusieurs préfèrent que le soleil les voie lever. Le spectacle a beau être magnifique au sortir du lit on en jouit mal: l'âme dort encore, elle se laisse faire sans s'en mêler, et quand, réveillée à la fin par les splendeurs de l'aube, elle serait disposée à en jouir, déjà elles se sont noyées dans la brillante lumière du matin. Bien mieux vaut le soir, quand sur le point de disparaître, le soleil dore les monts, enflamme les nuées, scintille dans la rivière, et fuit insensiblement devant le char étoilé de la nuit. A cette heure l'âme se recueille sans effort devant le paisible éclat du ciel et des campagnes, elle y goûte après les fatigues de la journée un nonchalant bien être, elle s'y emparent de ce calme qui dispose également à la prière du soir et au sommeil de la nuit.

Au surplus le soleil ne se lève pas ce matin. Mais de toutes parts des lambeaux de vapeurs s'agglomèrent ou se déchirent à nos pieds, laissant voir par leurs ténées, ici l'agur sévère des lacs, là les prairies et leurs innombrables clôtures, plus loin des promontoires couronnés de forêts. Ce spectacle en vaut bien un autre, et s'il n'était reçu qu'au Aigchi c'est le lever du soleil qu'on vient voir, bien des touristes y monteraient tout aussi bien pour contempler ces brumeuses et

mouvantes qui nous sont moins familiers encore que les radieuses splendeurs d'un beau lever.

Nous trouvons au Culm, outre un excellent déjeuner, des Anglais très vius, une famille allemande qui s'occupe en achats d'objets en bois horriblement chers, et deux ou trois touristes sui generis. L'un d'eux porte un vaste chapeau de feutre couleur de crevasse de glacier, à sa pipe on connaît qu'il est allemand, et à son silence qu'il vit avec lui-même. Tous ces touristes, et nous aussi, après avoir suffisamment contemplé, quittent le Culm, et s'éparpillent pour descendre de différents côtés. Notre route à nous, c'est celle qui descend sur Goldau par Notre-Dame des Neiges.

À mi chemin, nous nous trouvons enchevêtrés parmi des troupes de vaches qui ne gagnent la vallée. Vaches derrière, vaches devant, vaches aussi par côtés; car il en sort de partout qui viennent à regret prendre rang dans la longue file. Les pâtres chargés de rallier cette armée ont commencé par rassembler sur le sentier une douzaine de vaches maitresses qui ils forcent à descendre. À la vue de leurs compagnes qui descendent, celles qui sont encore à paître lèvent la tête, regardent, font des réflexions, et avancent paresseusement en s'arrêtant à chaque pas pour mugir plaintivement. Le pâtre, qui les connaît toutes par leur nom, leur parle alors sans relâche, faisant à chacune le raisonnement qui lui convient. Les vaches écoutent fort, et tantôt, pas bien convaincues, elles bondissent capricieusement sans faire mine d'avancer, tantôt crédules ou séduites elles font soumission et rejoignent. Bien tôt celles qui sont demeurées seules dans les lieux écartés s'effraient de leur solitude, elles vont, viennent, elles cherchant leurs compagnes avec une visible inquiétude, jusqu'à ce que, du penchant des hauteurs, elles aperçoivent l'armée en marche et le pâtre qui leur adresse ses sophismes. Bien vite elles accourent. Rien de plus intéressant à voir que cette manœuvre des bergers, ni rien de plus difficile aussi, que de se tirer du milieu de ce troupeau. Plusieurs d'entre nous n'y parviennent que vers le bas de la descente, M^{ad}. Töpffer entre autres qui, trente six fois essaye de avancer les genisses, et trente six fois rebrousse en toute hâte à cause des genisses qui s'arrêtent pour le regarder faire. (voyez l'image page 54)



Sac de Zing - Descente aux Neiges

À Goldau nous tournons à gauche, laissant derrière nous le lac Löwen, Schwitz et les deux Mythen, et nous nous dirigeons sur Art. L'auberge est pleine,

la table d'hôte tout entière occupée, on nous offre une place dans la salle des courriers et postillons. Ce nous est une occasion de voir comment sont traités ces Messieurs : table splendide, bon vin, service empressé, et chez tous la crainte de ne pas plaire assez à M^{le}.



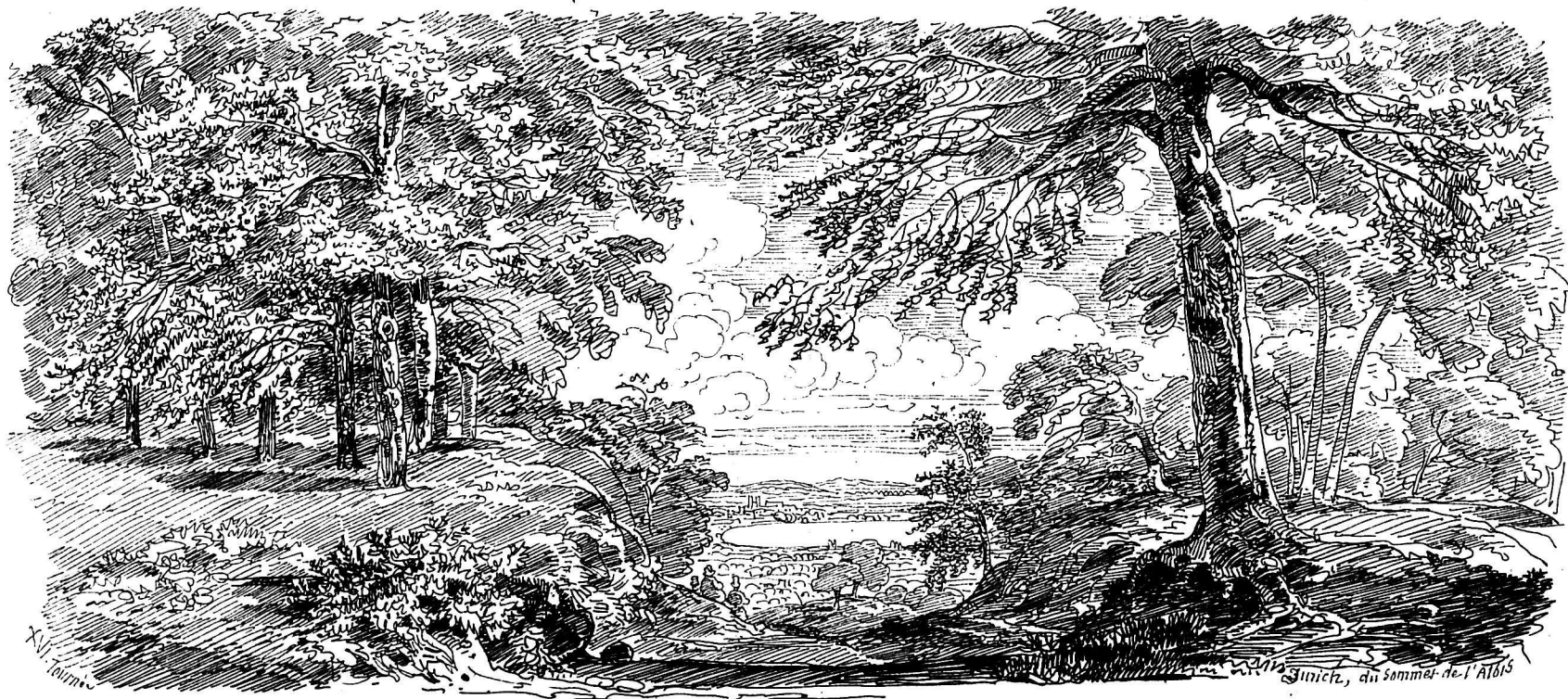
le courrier, qui tranche du Chambellan et daigne à peine se régaler. Les courriers font et défont aujourd'hui la prospérité des auberges : leur omnipotence et désormais reconnue comme l'omnipotence du Dury.

Nous pourrions aller à Zug sur nos jambes, mais voici des bateliers qui nous font ici d'irrésistibles propositions, appuyées de deux bateaux, un grand et un petit. Pressé de prendre possession, Braumthal avise le petit et y lance son sac qui va tomber au fond de l'eau. Le sac est repêché, on l'ouvre, pas une goutte d'eau n'a pénétré dans l'intérieur. Les poches seules se sont gorgées d'eau claire.

Le lac étant uni comme un miroir, nous prenons le large, on met toutes les rames, et une lutte de vitesse s'engage entre les deux bateaux. Le grand a l'avantage d'abord, mais pendant qu'il se repose sous ses lauriers on les lui souffle, et c'est le petit qui arrive en vainqueur dans le joli port de Zug. Nous voyons ici, comme sur le lac de Zurich, des hommes qui font avancer leur bateau avec une seule rame placée à l'arrière. Pourquoi ne connaît-on pas cet usage si utile nôtre ?

Zug est une petite ville d'un aspect riant et paisible. Si l'herbe n'y croît pas dans les ries, c'est la faute du pays, plus que du concours des passans. Il n'y a point de passans à Zug, mais seulement quelques habitans qui tiennent boutique, d'autres qui sont aux fourrages ou dans les bois. Après avoir visité la Cathédrale où l'on voit un beau tableau du Carrache, et tout auprès, un ossuaire où les Zugois entassent et conservent les crânes de leurs pères, nous allons nous reposer sur la rive du lac, et y jouir des magnificences d'un coucher sans parir. Le ciel, l'eau, la grotte où nous sommes sont empourprés, tandis que les coteaux de la rive opposée, déjà plongés dans la nuit, forment pour nous comme une bande de ténèbres qui sépare en deux les domaines de la lumière. Nous tournerions au poétique, n'était la faim cruelle qui

nous ramène à l'hôtel du Bœuf, où un souper fabuleusement riche et exquis nous est préparé et servi par les treize enfans de notre hôte.



Aujourd'hui nous passons l'Albis: c'est notre dernière montagne. Dans ce moment l'on y établit une nouvelle route, déjà achevée sur quelques points, seulement tracée dans d'autres, et qui ici et là se confond avec l'ancienne. Au milieu de tant de routes il est aisé de s'égarer. Aussi notre caravane se dépareille et se trouve bientôt divisée en trois colonnes qui ne se réunissent qu'à Zurich. Toutes les trois croient avoir passé l'Albis, tandis que deux au moins ont passé l'Orgel.

L'Albis est une chaîne de coteaux, plutôt qu'une montagne. Du sommet de ces coteaux on découvre l'admirable aspect du lac de Zurich partout bordé de blanches bourgades. Ce n'est ni grandiose ni très champêtre, mais c'est riant, plein de mouvement et de vie; on dirait le pays par excellence de l'industrie et de la richesse. Des paysans trop affairés pour saluer le passant. Des usines partout. Des villas qui sont des filatures. Des filatures qui servent de villas. Sans compter tout ce qui a les oreilles tirées pour avoir arraché un épi d'un champ de blé.

La ville de Zurich est elle-même aussi animée qu'elle est jolie et bien située. Il s'y opère ce mouvement qui a fait de notre Genève une ville à voir. De

toutes parts on restaure son bâtiment, des hôtels s'élèvent, et aussi un jardin botanique avec sa Treille au dessus, où nous allons nous promener. Tout en y montant, M^{re} Töpffer s'aperçoit qu'elle y traîne un vieux Monsieur dont l'habit s'est accroché au manche de son ombrelle. On décroche ce vieux Monsieur, qui, par reconnaissance, se fait notre cicerone et notre ami. C'est délicieux de s'asseoir sur la Treille après qu'on a traversé un Albis sur ses jambes.



Ce matin nous sommes réveillés dès l'aube par les plus lugubres lamentations: c'est que le marché aux vœux se tient sous nos fenêtres. Déjà les quais sont remplis de monde, des barques encombrant la rive, les bateaux à vapeur appellent les passagers, on charge et l'on décharge des marchandises; tout bouge, tout travaille. Nos quais sont moroses; même à l'heure de l'arrivée des bateaux, en comparaison de ceux de Zurich.

Nous nous proposons d'aller coucher à Aarau, et pour faciliter la marche dans un pays de plaines, M^{re} Töpffer loue une voiture qui prend nos sacs et nous relève par tiers. Mais notre cocher, gros petit homme rond, à la tête carrée, ne comprend rien au système: sa manière à lui, c'est de trotter toujours

de quinquotta ou bouchon pour se rafraîchir à chacun d'un petit verre. Nous sommes réduits à trotter à la suite sous peine de perdre nos tours, mais en nous promettant de congédier le soir même et le cocher et le système.

Étape à Baden. Il y a tout auprès un camp. L'auberge est dans tout le désordre où l'a laissée un repas de deux cents officiers fait la veille. Des femmes endormies, des hommes bêtebêtes de fatigue emportent les tables, recueillent les serviettes, balaisent les salles, pendant que nous et d'autres sociétés nous tablons tranquillement au milieu de ce brouhaha. Rien de tristement tumultueux comme une auberge un lendemain de fête.

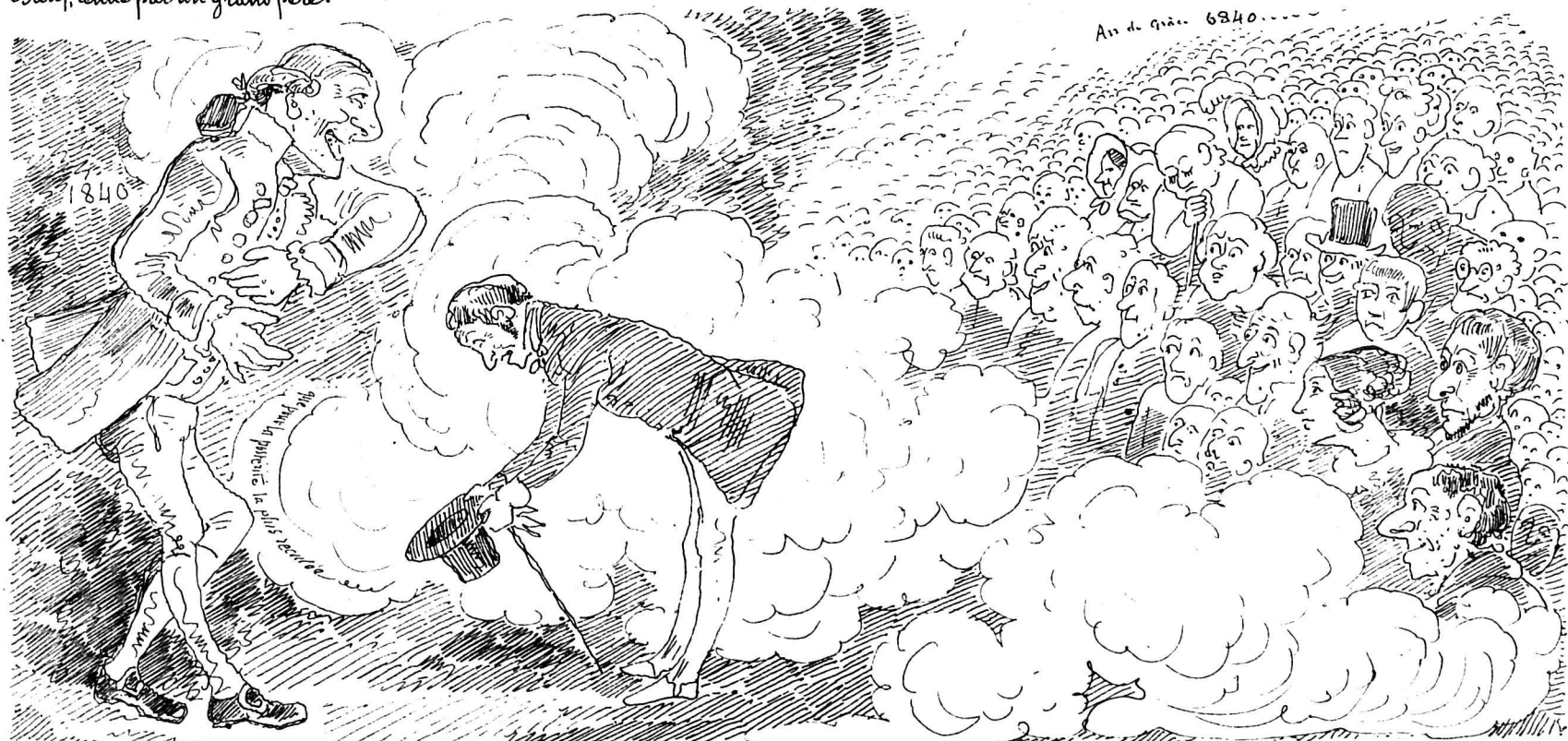


Où sont nos montagnes ? Bien loin déjà le pays plat, monotone, à peine agreste, nous semble aussi comme un lendemain de fête. Toutefois s'il est peu pittoresque, il est riche, bien cultivé, et partout on voit les signes de l'ordre, de l'aisance et de l'activité. Près de Sengbourg, le paysage a plus de grandeur, et quelques constructions heureusement placées sur le sommet des collines en rompent la trop douce uniformité. Mais notre cocher trotte toujours, et nous n'avons guère le loisir d'étudier la contrée.

Les environs d'Ararau sont d'un pittoresque frais et riant, remarquables par un air de jeunesse et de prospérité. On rencontre très-peu de Messieurs, moins qu'à Bonneville, mais de toutes parts de riches paysans, de gros industriels qui mènent de front les affaires, la pipe et un verre de vin, point de tilburis, point de somptueuses calèches, mais des gens de vil lage, des petits propriétaires, bien assis dans leur bon char à bancs et conduisant eux-mêmes leur joli cheval solidement et proprement en harnache. L'Argovie est comme Zurich, un Canton agité et prospère. Au retour, et à en croire aussi ses yeux, Genève nous paraîtra un Canton non moins riche, non moins prospère, mais plus tranquille.

Nous arrivons à Grandevuit, et impatients de ne plus trotter. M^{lle} Duval est immoralisée, M^{lle} Töpffer aussi, qui lui offre son bras, et tous les deux tenant le milieu du pavé se promettent bien de ne devier à aucun prix de la ligne droite qui est le plus court chemin d'une porte de ville à une auberge. Cependant on aperçoit sur la gauche comme un bel étang bordé de fleurs, et au delà des bâtimens d'une architecture aussi riche qu'élégante. . . . C'est bien le cas de faire le sacrifice de quelques pas pour satisfaire une légitime curiosité. . . par malheur ces belles apparences se trouvent être une vieille muraille ! Ils reprennent donc

le milieu du pays, mais faute de dévier à propos, ils manquent l'auberge et courent la ville. Il rebrousse donc vers l'auberge, mais ils manquent la porte et vont droit dans l'écurie. On se souvient toute sa vie d'une ville où l'on a eut tant de peine à trouver l'auberge, et l'on se souvient aussi de l'auberge, qui est celle du Bœuf, tenue par un grand père.



Hier c'étaient les vœux, aujourd'hui ce sont des bataillons de conscrits qui répètent en chœur: Ein! Zwey! Ein zwey! C'est plus étrange mais moins lugubre.

Après déjeuner et pendant que le temps s'écoule, les amateurs de belle cutellerie s'en vont faire leurs petites emplettes chez les frères Benz junior et senior. Il faut que les produits de ces fabricans soient bons car ils sont chers un peu. De son côté, M. Töpfer va faire visite à M. Henri Zschokke.

M. Zschokke habite aux portes d'Ararau, une maison de campagne admirablement posée sur le penchant d'un coteau. C'est dans cette retraite que l'illustre

l'écrivain vit en patriarche au milieu de sa nombreuse famille. Il a eu douze enfants. Quatre, dit-il, les larmes aux yeux, sont au ciel, huit sur la terre. Lui-même a élevé et instruit tous ces enfants au moyen d'une méthode dont le fond est un grand bon sens, uni à une tendresse persévérante et à un esprit supérieur. Méthode originale certainement. De ces enfants, les uns déjà hommes honorent la carrière qu'ils se sont choisie, les autres, adoléscent encore, portent sur leurs traits et dans tout leur air l'aimable expression de la candeur et de l'intelligence.

Tous les hommes distingués ne sont pas également abordables. Il y en a qui ne quittent jamais les échasses sur lesquelles les aperçus de l'admiration publique. Il y en a chez qui le savant ou le poète a totalement effacé l'homme. Il y en a qui tout en ne dédaignant aucune aumône d'éloge, pas même la plus minime, croient pour tant devoir n'être familiers qu'avec leurs pairs. Il y en a qui sont redoutables par la singularité de leur toupet, ou par la fashionable originalité de leur barbe. Il y en a qui, dès leur vivant, ne sont aimables que pour la postérité la plus reculée. Il y en a qui sont empêchés comme un octavo tout neuf. Ces hommes distingués la, un homme ordinaire n'ose guère en tenter l'approche, quelqu'un intéressant qu'il lui paraisse de les voir, a l'air un, quelque naturel et doux qu'il lui semble de laisser percer devant eux une reconnaissante et modeste admiration pour leurs talents. Par bonheur pour M. Töpffer qui n'a jamais vu M. Tchokke, M. Tchokke se trouve être de sa personne un bon père de famille, dont l'accueil tout cordial, les manières pleines de bonhomie, et l'entretien franc et dégagé de toute affectation, sont merveilleux pour changer la contrainte en abandon, et pour faire des courts moments d'une visite, un temps précisément et agréablement rempli. Aussi M. Töpffer s'y oublie-t-il; et de retour, à l'auberge il trouve sa caravane des longtemps occupée à regarder du côté par où il a disparu, si elle ne voit rien venir.

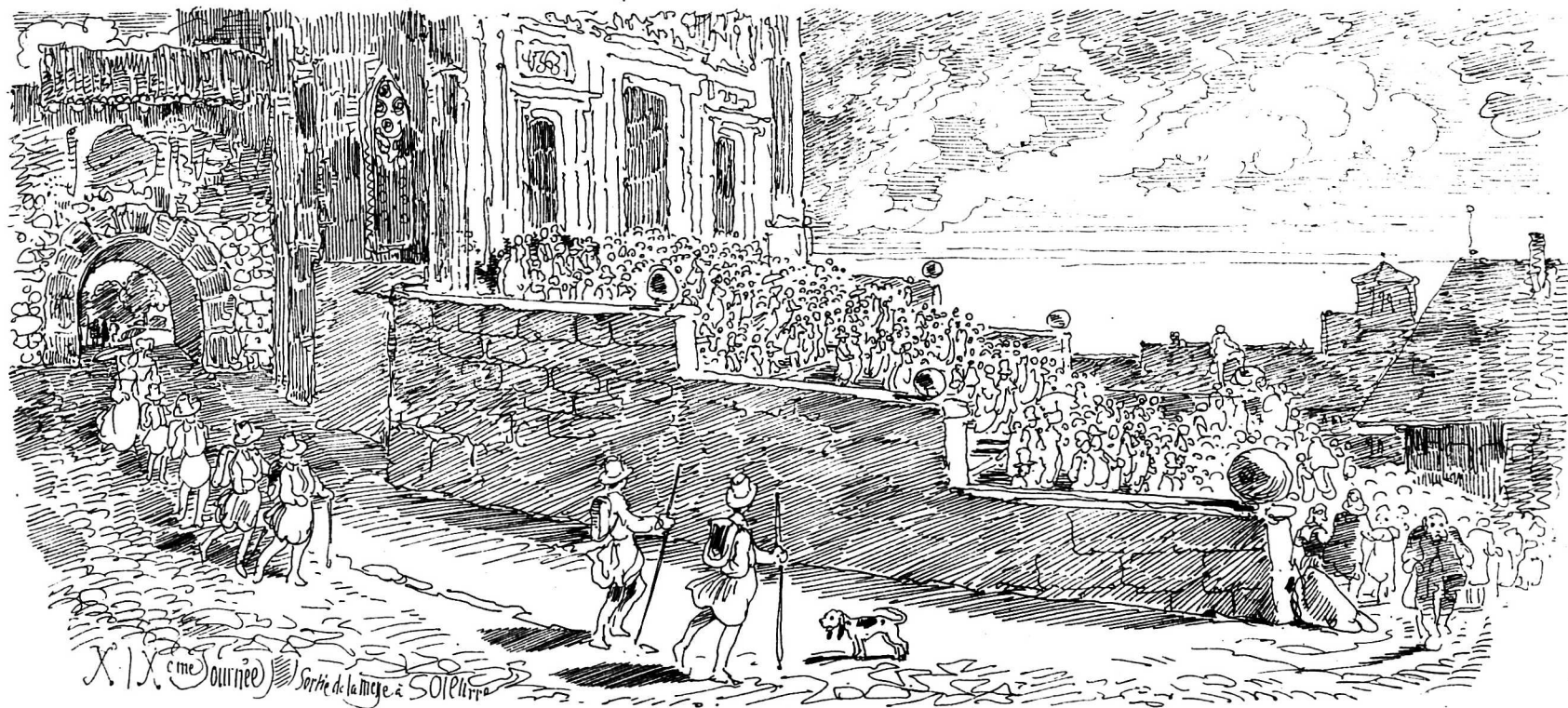


Un char porté sous nos sacs, et un ou deux touristicules pour faire l'appoint. Le reste s'achemine à pied sur Olten qui est le lieu de la buvette. Johannot attaque les corbeaux à coups de pierres et il a le bonheur d'en tuer un... à peu près du poids. En effet le corbeau tué ne tarde pas à s'en voler, mais il est pâle évidemment, et au lieu de fuir dans le bois, il vient se poser sur le chaume d'une maison, signe de mort prochaine. Plus loin, halté dans un verger, où M. Töpffer bête une femme qui porte sur sa tête une corbeille de pommes. La femme arrive droit sur lui, la tête et avant que M. Töpffer ait pu contenir son trop vif empressement elle lui décharge son fardeau sur la jambe. M. Töpffer a le malheur d'en être estropié... à peu près aussi. Plus loin enfin, c'est un laboureur qui, ragaillardisé à la vue de Meath qui marche en chantant, lui coupe la note et nous salue de ce refrain entonné d'une voix mâle et accentuée

Soyez heureux, mais ne m'oubliez pas!

Ensuite il se met à creuser son sillon. Qui êtes-vous? — Autrefois soldat, laboureur aujourd'hui... C'est toujours le champ d'honneur!

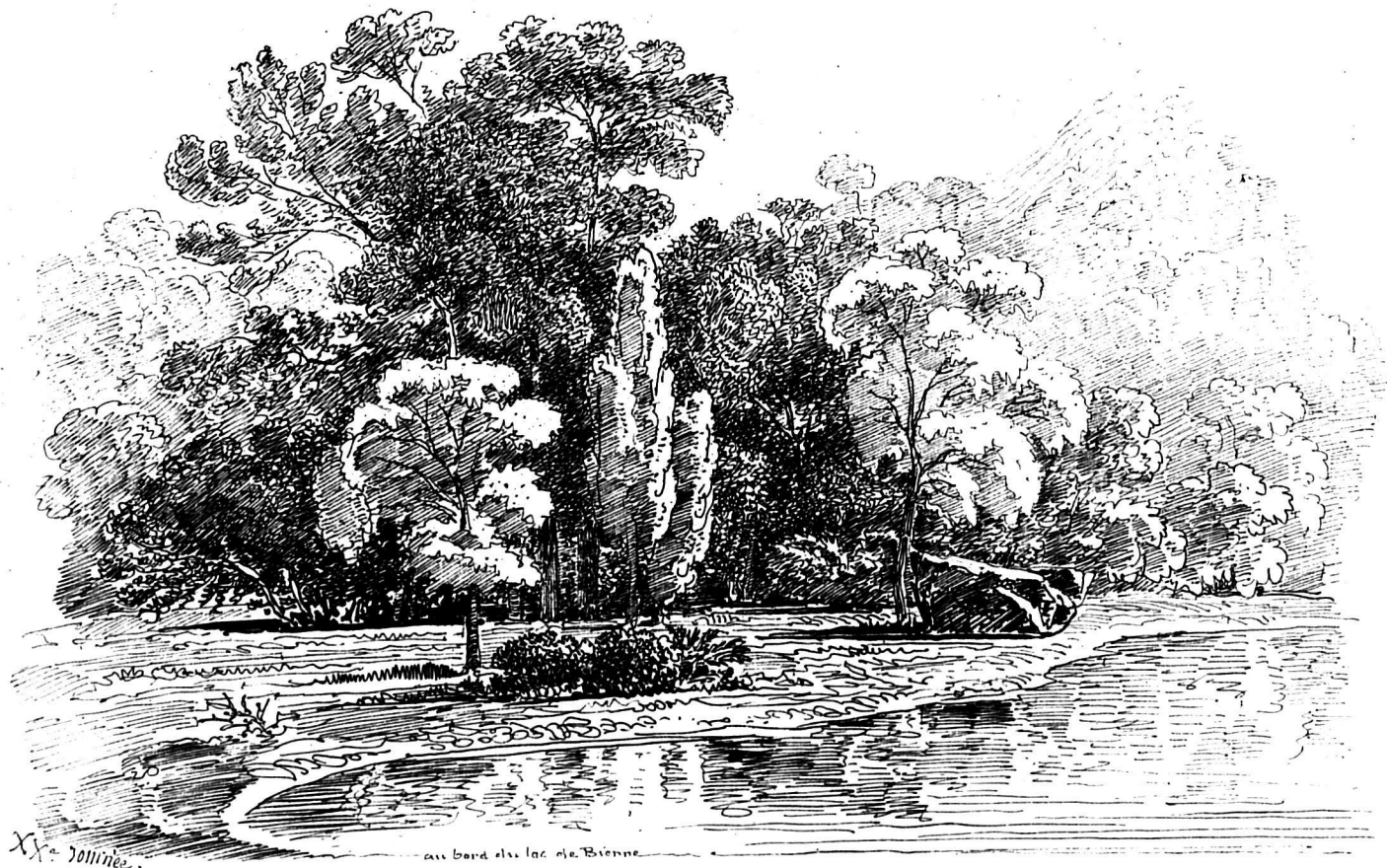
Au crépuscule nous arrivons à Oensingen, joli village, où il ne doit plus rester un seul pigeon depuis que nous y avons soupié.



Elles sont mortelles les trois lieues qui séparent Bessingen de Soleure, pour qui entreprend comme nous de les faire à jeun. D'autre part arriver d'émoussés, affamés, haletans, pour n'avoir plus qu'à s'asseoir autour d'une table et se laisser servir un excellent déjeuner, il n'y a rien au monde d'aussi intéressant.

C'est dimanche. Tout Soleure sort de la messe et c'est un beau coup d'œil que de voir ces flots de gens inonder l'immense escalier de la cathédrale. Plusieurs d'entre nous vont visiter l'emplacement du tir, puis réunis, nous parvenons à nous faire ouvrir l'arsenal qui est encore à l'heure qu'il est, le plus riche de toute la Suisse en antiques armures. Lourdant on en a déjà vendu plusieurs, et celles qui restent sont pour ceux qui voudront les payer. Triste et honteux trafic.

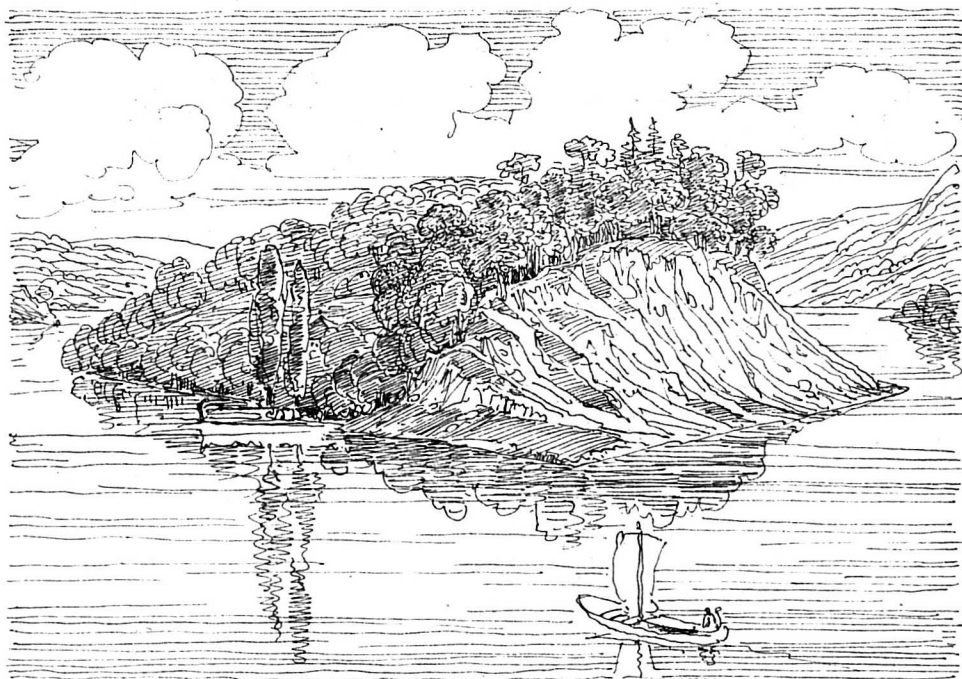
De Soleure à Biémme on a établi une nouvelle route, c'est un ruban, première qualité. Nous autres piétons nous prenons l'ancienne qui est tortueuse et ombragée. A mesure qu'on approche de Biémme la vallée qui se resserre devient montagneuse et agreste. Cependant, où sont nos montagnes! où sont les belles forêts, les eaux jaillissantes, les frais sentiers? Loins, bien loins!



Le lac de Bièvre avec ses îles, ses roseaux et ses rives d'un côté basses et riantes, de l'autre rocheuses et couronnées de bois, est un lac délicieux. Au moment où nous arrivons sur la rive l'onde est parfaitement calme, mais il n'y a point de bateaux. Fort heureusement arrive une grande barque de la Neuville montée par trois hommes qui s'empressent de nous charger à la place des marchandises qu'ils sont venus chercher. C'est que ces trois gaillards savent apparemment déjà qu'ils vont gagner dix huit francs sans avoir à donner un coup de rames. Effectivement à peine ils ont apprêté les voiles que la bise

se met à souffler et nous voilà au large feindant les vagues écumeuses. M^r. et Mad^e. Töpffer qui ont compté sur le calme se regardent d'un air très peu joyeux, tandis que Mad^e. Duval qui goûte fort cette façon d'aller dissimule bien mal un contentement qui est partagé par tout le reste de l'assemblée, les naufragiers compris. En moins d'une heure de temps, nous voici embarqués, emportés, et posés sains et saufs sur le rivage de l'Île St Pierre. C'est vrai que cette façon d'aller a bien son genre de mérite.

Il y a des endroits qu'il ne faut jamais se mêler de décrire. L'Île St Pierre est de ce nombre. Ce qu'on peut en dire, c'est que ce bel aïe répond à



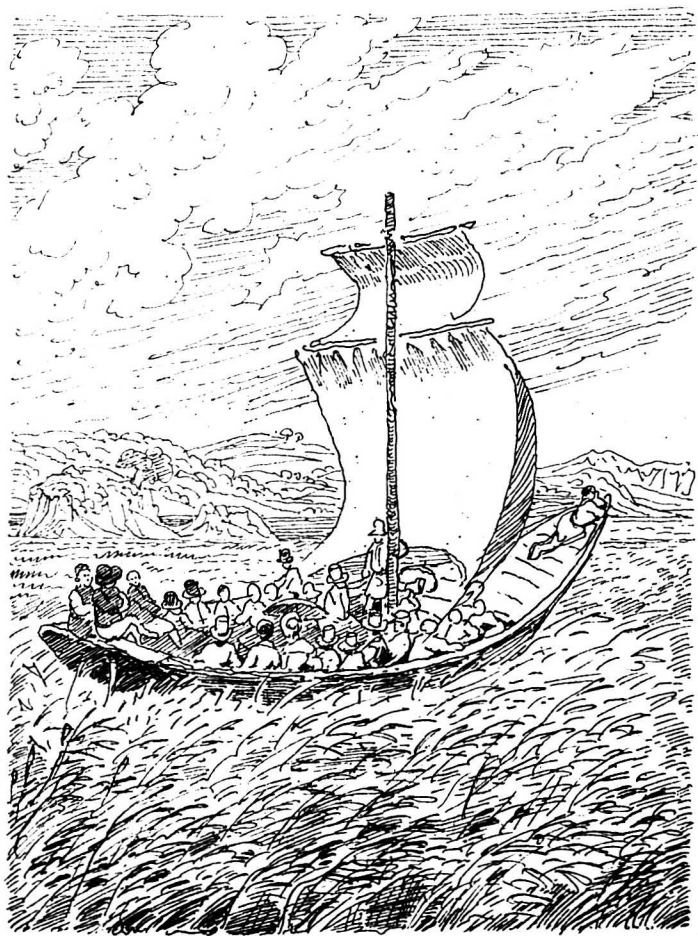
l'impression que laissent dans le cœur les lettres de Roussseau. Sous cette impression pour tout ce qui est de sa nature riante paraît mélancolique, et dans les bois charmants qui couronnent le sommet de l'Île règne comme un souffle de tristesse. Souvent ce souffle de tristesse n'atteint pas tout le monde, et notamment nos camarades plus jeunes, qui profitent du pèlerinage pour faire une belle partie de Buffle.

Comme au temps de Roussseau l'Île St Pierre appartient toujours à l'Hôpital de Berne, le receveur y habite seul avec sa famille et y débite aux visiteurs et aux riverains qui viennent y faire des parties de plaisir, des denrées de l'Île. Aucun séjour sans doute parmi tous ceux où notre concitoyen a promené sa vie inquiète ne conserve de lui des souvenirs si présents : rien depuis lui n'y a changé, ce sont les mêmes arbres, la même culture, la même administration, et sa chambre dès longtemps livrée aux curieux conserve encore les chaises sur lesquelles lui-même reposa. On y entretient un livre où chacun inscrit son nom, mais

plusieurs croient devoir accompagner leur nom de quelque pensée exprimée en prose ou en vers. De ces pensées aucune n'est remarquable, la plupart sont un hommage enthousiaste, quelques unes sont un cri de haine. Ce qu'elles ont toutes de commun, c'est un petit grain de vanité.

Cependant la brise devenue furieuse roule de longues vagues dont les crêtes blanchies d'écume brillent sur le sombre azur du lac. Nos bateliers trouvent que c'est là un temps admirable. À la bonne heure. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'on ne peut sortir d'une Île qui en bateau, et c'est cet argument là, non pas l'autre, qui engage M^r. Töpffer à se remettre en mer. À peine les voiles sont hissées que voilà notre bonhomme qui vole

avec la rapidité d'un oiseau, tout au moins avec la rapidité de notre bateau à vapeur le plus agile. En un clin d'œil nous avons tourné l'île, et, au delà, chose curieuse, nous gardons le vent moins les vagues. Ceci tient à ce que cette partie du lac est tout entière couverte de roseaux dont le frêle effort suffit pour vaincre, en la fatiguant, la fureur des flots. Mais notre barque ne se fatigue pas pour si peu de chose: elle couche par milliers les flexibles roseaux qui se relèvent par milliers aussi. En vingt-cinq minutes nous faisons un trajet de deux heures.



Que de fois on manque le plaisir là où on est venu le chercher, pour le trouver là où on ne l'attendait pas! Cette journée qui promettait peu, se trouve être une des jolies du voyage. Ce pays de marécages qui sépare Bienna de Morat, où la route est un long ruban brûlé, bordé de deux fossés boueux, nous y faisons une charmante promenade du soir, et la joie est avec nous sans que nous sachions bien pourquoi. Un de nos camarades a mal au pied, pour un autre on craint la fatigue; tout aussitôt deux camarades prennent leurs sacs, les chargent sur une chitière faite avec des branchages, et c'est à qui soulagera à son tour les complaisants porteurs. Quand cet esprit règne, toujours, toujours le contentement vient à la suite, or le contentement plus encore que le plaisir, ressemble à la joie.

De Cortier où nous avons débarqué, l'on monte sur un éteau élevé, d'où l'on découvre à la fois les trois lacs de Bienna, de Neuchâtel et de Morat. De là on redescend en passant le hameau d'Aneth dans cette plaine marécageuse dont j'ai parlé. Cette plaine est immense, sans un seul arbre, sans une habitation, un vrai bout de désert. Et c'est ce qui fait qu'elle n'est pas ennuyeuse. C'est grand, plein de caractère, il y a la solitude où l'âme trouve son compte; il y a l'immensité qui vaut bien l'agreste; il y a le sauvage qui remplace avec avantage les pittoresques beautés d'une culture même pittoresque; enfin il y a le soleil couchant qui projetant ses feux sur cette plaine rase y répand sans obstacle un universel et paisible éclat. Déjà nous avons éprouvé en traversant les plaines désertes de Marengo ces mêmes impressions, assez fortes pour ne plus s'effacer, et qui nous font comprendre ce charme qu'ont pour les artistes et pour les poètes les Maremmes que nous n'avons pas vues. Toutefois ces impressions, comme celles de

l'île, n'atteignent pas tout le monde, notamment nos camarades plus jeunes, dont les uns poursuivent une belotte, tandis que les autres font des feux; mais quels feux?... des feux aquatiques! On ramasse beaucoup d'herbes sèches, on les jette sur la surface de l'eau, on approche l'allumette et l'on a un phénomène

de toute force: flamme dans l'air, et flamme dans l'eau. Que doivent penser les grenouilles?...

Nous arrivons de jour à Morat. Soirée délicieuse, terminée par un Négus offert à la caravane par un Amiral de terre ferme.

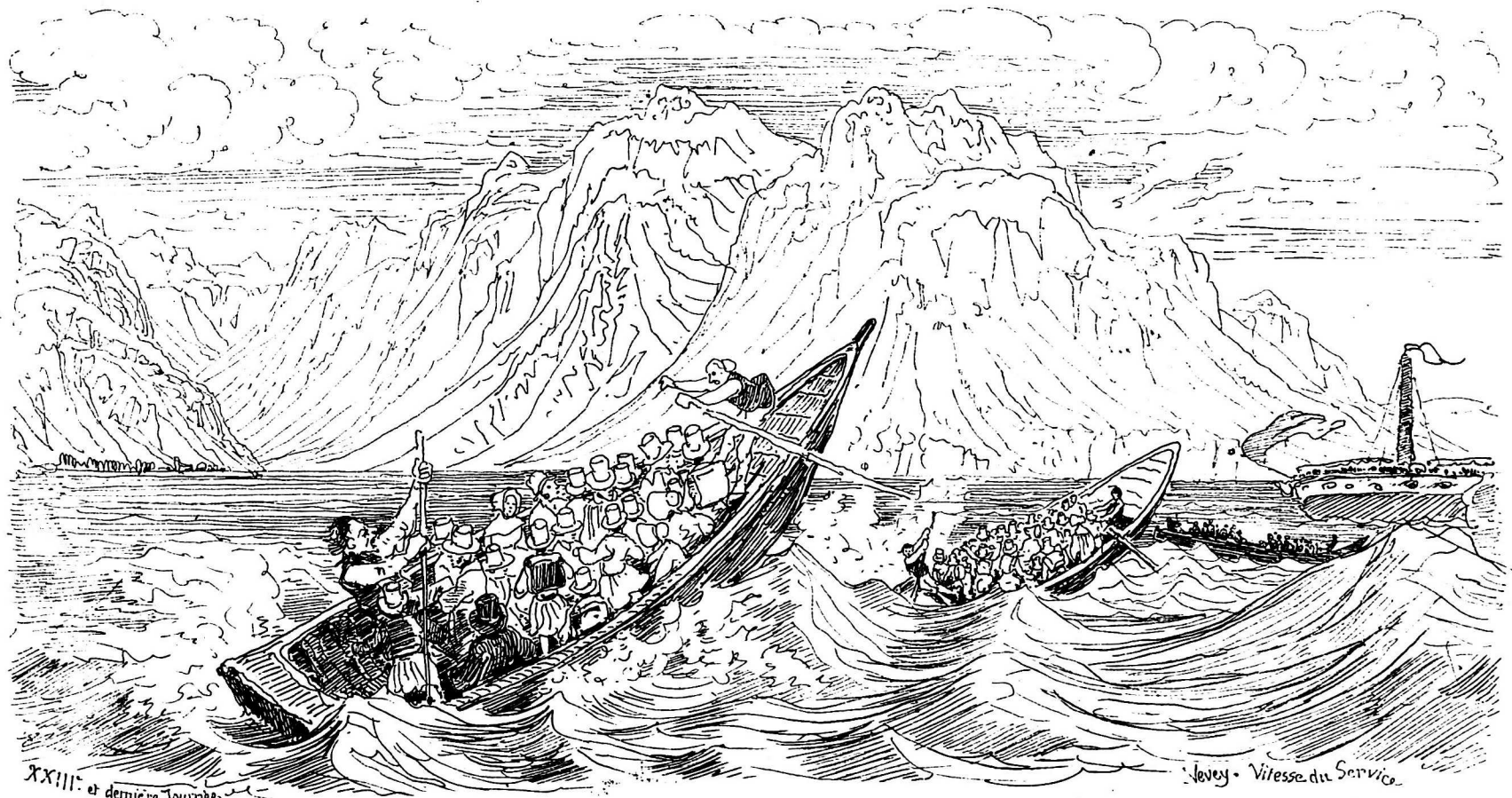


Fribourg! Fribourg! C'est le vau de tous de revenir par Fribourg et voici la troisième année de suite que M^r. Töpffer se conforme à ce vœu qui est le sien aussi. Il en résulte que nous pouvons abréger le récit de cette journée exactement semblable à celles que nous y avons passées précédemment. Il y a les orgues à Fribourg, et qui ne ferait un grand chemin, un grand détour, pour entendre cette ravissante musique! Ici les impressions atteignent tout le monde, et il n'y a pas un de nos touristes qui n'écoute recueilli, enchanté, et sans plus songer le moins du monde ni aux bailettes, ni aux faux, ni à rien de ce qui n'est pas cette riche et mélodieuse voix qu'on n'entend qu'à Fribourg.



XXII. Journée. Gasse cou. de Châtel St. Denis.
Voitures comme l'an passé. Le Bull le père Magnin et son fugitif sommelier comme l'an passé. Comme l'an passé Châtel St. Denis et ce casse-cou par où l'on descend sur Bessey où nous allons loger aux Trois couronnes.

"M. Duval! M. Duval!!". Cette fois c'est bien M. Duval qui vient à la rencontre des siens et qui fête notre bonne arrivée au moyen d'un Aiguis exquis. Les verres circulent, les cœurs sont joyeux, le plaisir et l'amitié président à ce dernier souper!



Heureux ceux qui plantent choux, ils ont un pied en terre et l'autre n'en est pas loin! Heureux aussi ceux qui sont déjà sur le bateau à vapeur, ils n'ont pas besoin de s'y rendre entassés dans des bateaux qui n'y arriveront peut-être pas, tant le navire se tient à distance, tant la vague est forte, tant deux manans sont insuffisants pour gouverner avec leurs deux pelles une embarcation entièrement remplie de passagers de bout. L'un de ces bateaux court grand risque de verser dans l'eau tout son monde: l'effroi est chez ceux qu'il porte, l'angoisse chez ceux qui le regardent. Mais tout cela est nécessaire pour la vitesse du service, cette grande stupide divinité à laquelle les administrations sacrifient ou sacrifieraient.

sans hésiter des victimes humaines, sans que le siècle y trouvât un mot à dire. Le siècle ne voit rien de si beau que la vitesse du service!

Une fois sur le bateau nous profitons sans autre encombre de la vitesse du service pour arriver à Genève à deux heures après midi. Nous l'avons dit en commençant, c'est charmant que d'arriver. C'est moins charmant d'être de retour. A l'an prochain s'il plaît à Dieu.





